

Histoire et Philatélie

L'Espagne



Histoire de l'Espagne

I. De la préhistoire aux Wisigoths

II. L'Espagne musulmane

III. La "Reconquista"

IV. "Los Reyes Católicos"

V. Charles Quint

VI. Philippe II

VII. Les fondateurs de l'empire colonial espagnol

VIII. L'art espagnol au XVI^e siècle

IX. Le XVII^e siècle

X. Le siècle d'or espagnol

XI. Le XVIII^e siècle

XII. La fin de l'Ancien Régime

XIII. D'Isabelle II à la première république

XIV. De la restauration à la deuxième république

XV. La deuxième république

XVI. La guerre civile et le franquisme

XVII. L'Espagne démocratique

Ce livre raconte l'histoire de l'Espagne, illustrée par des timbres-poste.

- Pour les timbres-poste, la numérotation Yvert et Tellier a été choisie.

- L'orthographe française a été choisie dans la majorité des cas pour les noms espagnols, aussi bien pour les personnages que pour les noms de lieux : Philippe au lieu de Felipe, Charles au lieu de Carlos, Jacques au lieu de Jaime, Saragosse au lieu de Zaragoza, Grenade au lieu de Granada, etc.

De la préhistoire aux Wisigoths

La préhistoire

Une classification des populations préhistoriques de la péninsule ibérique reste un gros problème, même si les travaux récents ont soulevé quelques coins du voile de mystère qui les entoure.

Les restes humains les plus anciens de la péninsule ibérique datent d'environ 500.000 ans a.C. Ils ont été trouvés sur le site d'Atapuerca, près de Burgos.



2001, n° 3402
Le site archéologique d'Atapuerca



2000, n° 3299
Caricature de l'homme d'Atapuerca

Pour la période paléolithique et néolithique, on a retrouvé des traces d'habitat dans trois zones :

- Dans les Asturies et en Cantabrie, dont témoignent surtout les splendides peintures rupestres d'Altamira et de Punte Viesgo.



1967, n° 1435
Les peintures rupestres des grottes d'Altamira



2000, n° 3300



1967, n° 1436
Les peintures rupestres des grottes de Monte Castillo, à Punte Viesgo

- Au centre de l'Espagne, le long des rives du Jarama et du Manzanares.
- Dans la partie orientale de la péninsule, le long d'un axe Lérida-Teruel-Albacete. Les plus impressionnantes se trouvent dans les provinces de Castellón, dans les grottes du Barranco de la Gasulla et du Barranco de Valltorta.



*1967, n° 1440
Cueva Remigia*



*1967, n° 1441
Cueva de los Caballos*



*1967, n° 1437
Cueva Saltadora*

On trouve en Espagne de nombreux vestiges de l'âge du cuivre (2500 a.C.-1800 a.C.) et de l'âge du bronze (1800 a.C.-1000 a.C.). Le meilleur exemple est le site archéologique de Los Millares, dans la province d'Almería. Ce site fut découvert et étudié par le Belge Louis Siret. Ce sont surtout des vestiges de rites funéraires qui témoignent de l'époque, comme les dolmens couverts d'Antequera, dans la province de Málaga.



*2006, n° 3850
Le site archéologique de Los Millares*



*1995, n° 2981
Les dolmens couverts d'Antequera*

Aux Baléares aussi, surtout sur l'île de Minorque, on trouve de nombreux mégalithes témoignant du haut savoir de construction dont disposaient déjà les populations locales.



*1996, n° 3029
La "Naveta des Tudons" (Minorque)*



*1995, n° 2982
Torralba d'en Salort (Minorque)*

Le nom d'Ibères a été donné aux populations locales par les auteurs de l'Antiquité. On désigne de ce nom surtout les habitants des côtes orientales (Catalogne, Valence) et méridionales (Murcie, Andalousie) de l'Espagne.

Même maintenant, il est difficile de leur donner une provenance : les uns suggèrent une origine africaine, d'autres arguments plaident pour la Méditerranée orientale ou l'Europe occidentale (après avoir traversé les Pyrénées).

Ce que l'on sait avec certitude, c'est que des Celtes se sont installés dans l'actuelle Espagne, surtout dans le nord-ouest (la Galice actuelle). Le mélange avec les Ibères a donné la culture celtibère. Un problème reste les Basques, qui ne se rattachent à aucune ligne.



2000, n° 3303
Les "Celtibères"

Les deux pièces les plus célèbres de la culture ibère sont la "Dama de Elche" et la "Bicha de Balazote", toutes deux conservées au musée archéologique national de Madrid.



1969, n° 1591
La "Dama de Elche"



2008, n° 4005
La "Bicha de Balazote"

Les Phéniciens, Grecs, Carthaginois et Romains

Les premiers "étrangers" qui sont entrés en contact avec les populations locales sont les Phéniciens (vers 1000 a.C.), suivis des Grecs (vers 800 a.C.). Les Phéniciens ont fondé leurs premiers établissements sur les côtes de l'Andalousie. Ils ont apporté l'usage de l'écriture, leur connaissance des arts, leur science du commerce et de l'industrie. En échange, ils pêchaient le long des côtes d'Espagne et exploitaient le cuivre et l'étain.

Puis vinrent les Grecs, rivaux des Phéniciens en Méditerranée. Ils sont d'abord apparus en Andalousie, remontant le fleuve Guadalquivir, qu'ils appelaient Tartessos (c'est le nom qu'ils donnaient aussi bien au fleuve qu'à la région). Les Grecs se sont surtout établis en Catalogne, où le site le plus connu est Ampurias, dont le nom grec était Emporion.



2000, n° 3301
Les Phéniciens



2000, n° 3302
Tartessos



2007, bloc 160
Ampurias

Les Carthaginois furent les suivants: à partir du VII^e siècle a.C., les comptoirs phéniciens de la côte, incapables de résister aux attaques des populations de l'intérieur, avaient demandé l'aide de leurs frères de race. Partant de Cádiz, les Carthaginois se sont progressivement infiltrés en Espagne, créant des nouvelles cités comme Carthagène.



2000, n° 3305
Les Carthaginois

Vers 228, le Carthaginois Hasdrubal avait conquis tout le pays jusqu'à l'Ebro. Inquiète de voir la puissance de sa rivale Carthage s'implanter en Espagne, Rome signa en 227 a.C. un traité avec Hasdrubal fixant à l'Ebro la limite des possessions carthaginoises. Mais en 221 a.C., Hasdrubal fut assassiné, et son beau-frère Hannibal commença par occuper les paisibles établissements grecs de Catalogne, avant de s'attaquer à Rome après avoir traversé les Alpes.

Après de nombreuses victoires, il fut finalement définitivement battu en 202 a.C. à Zama, en Afrique. Cette bataille mettait fin à la puissance carthaginoise.

Pendant ce temps, Scipion l'Africain avait déjà commencé la conquête de l'Espagne, afin de priver Hannibal des ressources de ses arrières.

Cette conquête de la péninsule ibérique par les Romains allait durer deux siècles : l'Espagne était peuplée de tribus autonomes qu'il fallait réduire l'une après l'autre.

Un des épisodes les plus marquants de cette conquête fut le siège de la ville celte de Numantia, actuellement près de Soria. La résistance de la ville dura 20 ans, de 153 à 133 a.C., et se termina par le suicide collectif des assiégés.

Le chef celte le plus célèbre fut Viriate, qui défia avec succès les armées romaines en Lusitanie pendant plus de dix ans, de 150 à 139 a.C.

Les derniers à se soumettre furent les Cantabres, et il fallut dix ans à Rome, de 30 à 20 a.C. pour briser définitivement leur résistance.



2000, n° 3308
Le siège de Numantia



2019, n° 5107
La résistance des Calabres



2000, n° 3307
Viriate

À partir de 19 a.C., toute la péninsule, maintenant nommée Hispania, était aux mains des Romains et faisait partie intégrante de l’empire romain.



2000, n° 3306
La “Hispania” romaine

Les Romains mettaient le territoire en valeur par la création de “colonies” pour vétérans : ce furent les bases de nombreuses futures villes espagnoles.



2010, n° 4238
Lugo
(Lucus Augusti)



1968, n° 1486
Cáceres
(Colonia Norbensis Caesarina)



1994, n° 2907
Mérida
(Augusta Emerita)

Comme partout, les Romains furent de grands et excellents bâtisseurs. Quelques exemples parmi leurs plus célèbres réalisations ont été “timbrifiés”.



1974, n° 1845
Les ruines de Talavera la Vieja



1974, n° 1839
L'aqueduc de Ségovie



1974, n° 1842
L'arc de Bera

Les Romains ont aussi profité de cette conquête : ils ont exploité à fond les mines d'or de Las Médulas, dans el Bierzo, une région située dans le nord-ouest de la province de León. C'était la plus importante source d'or de tout l'empire romain.



2000, n° 3296
Les mines d'or de Las Médulas

La conquête romaine a permis à la péninsule de s'intégrer à l'économie méditerranéenne et surtout à une civilisation supérieure. L'Espagne a fourni à Rome quelques-uns de ses meilleurs écrivains (Martial, Sénèque, Lucain) et même des empereurs (Trajan, Hadrien, Nerva). Le christianisme a été un grand facteur d'unification et de romanisation, ainsi que le latin. Les langues primitives ont fini par disparaître, à l'exception du basque, parce que le nord avait en majeure partie échappé à une romanisation poussée.



1966, P.A. n° 296
Sénèque



1974, n° 1841
Martial



1974, n° 1846
Trajan

Les Wisigoths

Le déclin romain (économique, politique, militaire et moral) s'amorça, comme dans tout l'empire, au troisième siècle. Au début du cinquième siècle, Rome n'était plus en état de résister aux invasions barbares. Vers 409, ce furent d'abord les Vandales, les Suèves et les Alains qui envahirent la péninsule. Ils furent suivis par les Wisigoths, dès 412, qui étaient les alliés des Romains, et certainement les plus "romanisés" de tous les peuples germaniques. Dès 468, ils entreprirent d'établir leur domination sur toute la péninsule ibérique.



2000, n° 3310
Les Vandales, Suèves et Alains



2000, n° 3311
Les Wisigoths

La première capitale des Wisigoths fut Barcelone, jusque vers 560, quand le roi Athanagilde fixa définitivement à Tolède la capitale du royaume. Après avoir réalisé l'unité politique, le roi Récesvinthe instaura en 654 l'unité juridique, en promulguant le "Livre des Juges" qui soumettait tous les habitants aux mêmes lois.



1975, timbre du bloc 25
La couronne de Récesvinthe

Les Wisigoths étaient de confession arienne. Le roi Récarède eut l'intelligence de comprendre que sa religion allait engendrer des conflits sans fin, et se convertit au catholicisme en 587. Depuis lors, le pouvoir royal et le clergé se sont associés pour fixer les grandes orientations du royaume. À cet effet, ils convoquaient des conciles à Tolède (il y en eut 18 au total), où toutes les décisions aussi bien civiles que religieuses étaient prises. Les deux plus importants furent le 4^e (633) et le 5^e (636), présidés par le saint évêque Isidore de Séville (env.560-636). Son successeur fut saint Ildefonse, l'archevêque de Tolède (env. 606-env. 669).



1963, P.A. n° 294



2000, n° 3312

Récarède, roi des Wisigoths de 586 à 601



*1986, n° 2480
Saint Isidore de Séville*



*1967, n° 1492
Saint Ildefonse de Tolède*

La monarchie wisigothique n'était pas héréditaire, mais élective. Ce sont des rivalités pour la succession qui ont engendré la ruine de la monarchie en provoquant en 711 l'intervention des Arabes.

L'Espagne musulmane

L'invasion de l'Espagne par les musulmans a été la conséquence d'un problème de succession de la monarchie chez les Wisigoths, un des prétendants ayant fait appel à ses "alliés" nord-africains. En 711, répondant à cet appel, le chef berbère Tariq traversa le détroit de Gibraltar, et s'enfonça dans l'intérieur du pays. En quelques années, toute l'Espagne, à l'exception de la Galice et des Asturies, étaient aux mains des Musulmans.



*Gibraltar, 2011, n°s 1448/1451
1300^e anniversaire de la traversée du détroit de Gibraltar par Tariq*

Ils traversèrent les Pyrénées, mais furent battus en 732 à Poitiers par les Francs de Charles Martel. Ils refluèrent alors vers la péninsule ibérique, où ils s'installèrent pendant des siècles.

Initialement, l'Espagne était un émirat dépendant du califat de Damas. Mais en 756, Abd al-Rahman, un des descendants du dernier calife omeyyade de Damas, se réfugia en Espagne et s'installa à Cordoue, où il se proclama émir d'Al-Andalus (le nom donné à l'Espagne par les musulmans). À sa mort en 788, il avait réussi à réaliser l'unité politique de l'Espagne musulmane.

Ses successeurs eurent à combattre sur plusieurs fronts : les chrétiens de l'Espagne du Nord, les Carolingiens qui occupaient la Catalogne, les Normands, et surtout les oppositions de l'intérieur (des Berbères, des chrétiens, etc.).



*2000, n° 3313
L'Espagne musulmane*

Abd al-Rahman II, qui régna de 822 à 852, fit de Cordoue un des centres culturels les plus importants du monde. Abd al-Rahman III, qui régna de 912 à 961, confirma l'autonomie de fait dont jouissait déjà Al-Andalus par rapport à Damas et Bagdad, en se proclamant lui-même calife en 929. Tout comme il y avait Rome et Byzance pour la chrétienté, il y avait aussi deux centres dans l'islam : le califat de Bagdad en Orient et celui de Cordoue en Occident.



1986, n° 2487
Abd al-Rahman II



1991, n° 2725
Abd al-Rahman III

Le X^e siècle fut l'apogée de la puissance musulmane en Espagne. Après Abd al-Rahman III, il y eut encore une période de succès et de victoires avec le vizir Al-Mansour (= le Victorieux), qui était le véritable maître des musulmans en Espagne de 978 jusqu'à sa mort en 1002, bien que n'étant lui-même pas calife.



2002, n° 3502
Al-Mansour

Cette apogée fut suivie par un déclin très rapide, avec l'abolition du califat de Cordoue en 1031, et le morcellement du territoire en 23 "taifas", petits royaumes oligarchiques.



2000, n° 3316
Les taifas



2013, n° 4473
Création de la taifa de Grenade (1013)

Il y eut encore deux sursauts de l'islam, venus d'Afrique du Nord : les Almoravides, qui occupèrent l'Espagne de 1086 jusque vers 1145, ensuite les Almohades, de 1172 jusqu'à la bataille de Las Navas de Tolosa en 1212. C'étaient deux puissances berbères, qui avaient été appelées pour secourir les taifas pendant les guerres de la Reconquista.

Le rayonnement culturel de l'islam espagnol fut immense. Des villes comme Cordoue, Séville et Grenade connurent un essor considérable : c'étaient à la fois des forteresses, des centres religieux et culturels, et des centres commerciaux reliés entre eux par un solide réseau de communications. Les témoins les plus marquants de la culture musulmane en Espagne sont actuellement des centres touristiques mondiaux : la mosquée de Cordoue, la Giralda de Séville et l'Alhambra de Grenade.

- La mosquée de Cordoue fut construite entre 785 et 1009. C'est un joyau de l'architecture musulmane, avec ses 600 colonnes en marbre à doubles arcades, malheureusement "adapté à la religion catholique" par Charles Quint.
- La Giralda de Séville fut construite du temps des Almohades (fin du XII^e siècle). C'est le minaret d'une mosquée qui fut détruite après la Reconquista. Elle est le pendant de la Koutoubia de Marrakech et de la Tour Hassan de Rabat.
- L'Alhambra de Grenade fut surtout édifié au XIV^e siècle. La partie la plus célèbre en est le "Patio des lions", avec sa magnifique fontaine. Il est étonnant que ce raffinement sublime de l'architecture islamique se situe au moment où l'occupation musulmane en Espagne était en plein déclin, face à la Reconquista.



1964, n° 1211
La mosquée de Cordoue



1998, n° 3157
La Giralda de Séville



1931, n° 512
L'Alhambra de Grenade

Cette Espagne islamique a donné au monde de grands savants et penseurs, qui ont influencé toute la science et la philosophie médiévale :

- Ibn Hazm (994-1064) était poète, philosophe et théologien. Il mit ses connaissances encyclopédiques au service des derniers Omeyyades.
- Ibn Rushd, dit Averroès (env.1126-1198) était philosophe, théologien et médecin. Sa doctrine philosophique profondément aristotélicienne constitue un chef-d'œuvre de cohérence.
- Al-Zarqali (env.1030-env.1100) était mathématicien et astronome. Il réussit à fabriquer des instruments astronomiques et de calcul de haute précision.



1968, n° 2488
Ibn Hazm



1967, n° 1444
Averroès



1986, n° 2489
Al Zarqali

C'est une erreur de croire que les musulmans, les juifs et les chrétiens étaient des ennemis irréductibles. Jusque vers 1100 et même après, ils semblent avoir vécu en assez bonne intelligence dans la péninsule ibérique.

Les juifs se sont rapidement intégrés dans la société islamique, ayant adopté la langue arabe comme langue de communication. Ils étaient très nombreux et étaient actifs comme agriculteurs, commerçants ou financiers. Le meilleur exemple de réussite juive est Maïmonide (1135-1204), né à Cordoue. Il était philosophe, théologien et médecin. Il fut le médecin et le conseiller de Saladin.



1967, n° 1446



1996, n° 3034

Maimonide

Tout comme les juifs, les chrétiens restés sur place purent pratiquer librement leur religion. On les appelle “mozarabes”. À quelques exceptions près l’on peut vraiment parler, pendant la domination musulmane, d’une Espagne de trois religions. L’intolérance viendra du nord, avec la Reconquista...

La “Reconquista”

On entend par “Reconquista” la lutte multiséculaire (de 711 à 1492) de l’Espagne chrétienne contre l’islam. Mais c’était en premier lieu la volonté de libérer un territoire d’une domination étrangère plutôt qu’un combat pour la foi.

Les débuts dans les Asturies

Les musulmans ne sont jamais parvenus à prendre possession de la Galice, des Asturies et de la Cantabrie, les monts cantabriques formant au sud une frontière naturelle.

Dans les Asturies, Pélage (Don Pelayo), issu d’une famille de la noblesse wisigothique, y regroupa les chrétiens locaux et les “mozarabes” qui avaient fui l’invasion musulmane. Il se fit proclamer roi des Asturies en 718, et remporta la première victoire chrétienne contre l’islam en 722, à Covadonga. Il fit de Cangas de Onis sa capitale.



2000, n° 3314



1997, timbre du bloc 77
Pélage, premier roi des Asturies



2018, n° 5003



2001, n° 3384
Covadonga
Primera victoria de la Reconquista (722)



1999, n° 3217
Cangas de Onis
Primera capital des Asturies

Les successeurs de Pélage agrandirent et consolidèrent leur territoire :

- Fruela I^{er}, roi de 757 à 768, qui fut le fondateur de la ville d’Oviedo.
- Alphonse II le Chaste , roi de 791 à 842. Contemporain de Charlemagne, il transféra sa capitale à Oviedo.
- Alphonse III le Grand, roi de 866 à 910. A sa mort, ses trois fils reçurent, le premier le León, le deuxième la Galice et le troisième les Asturies. Finalement le deuxième fils, Ordoño II, sut regrouper les trois parties, créant ainsi le royaume de León, où il transféra sa capitale.



1961, n° 1068
Fruela I^{er}



1961, n° 1070
Alphonse II



1961, n° 1071
Alphonse III

La monarchie asturienne nous a laissé de splendides exemples de l'art religieux preroman : de nombreuses églises autour d'Oviedo, toutes érigées vers le milieu du IX^e siècle pendant les règnes de Ramiro I^{er} et d'Ordoño I^{er}, témoignent de la maîtrise des architectes et artisans locaux de cette époque.



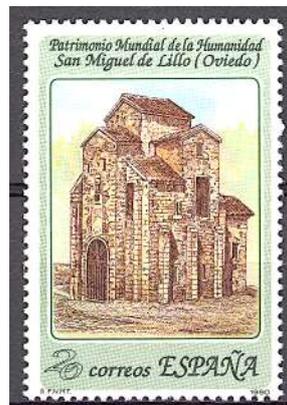
1997, n° 3085
San Julián de los Prados



1961, n° 1067
Santa María del Naranco



1997, n° 3086
Santa Cristina de Lena



1990, n° 2706
San Miguel de Lillo

C'est sous le règne d'Alphonse III que se développa le culte de Saint Jacques de Compostelle, qui devint plus tard un centre de pèlerinage parmi les plus importants et les plus populaires du monde entier.



1971, n° 1700



2000, n° 3315
Le pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle



1971, n° 1718

À la même époque, pendant que les rois des Asturies consolidaient leur royaume, Charlemagne protégeait le nord-est de la péninsule, arrêtant la progression des musulmans, occupant Barcelone (801) et créant comme tampon entre la chrétienté et l’islam la “Marche hispanique”.

C’est pendant une de ces expéditions que son arrière-garde, sous le commandement de Roland, fut décimée en 778 par des groupes de Basques, probablement à Roncevaux.



*France, 1966, n° 1497
Charlemagne*



*1971, n° 1706
Roncevaux, la croix des pèlerins,
lieu (?) de la mort de Roland en 778*

La période qui suit se caractérise par deux éléments :

- Une progression de la Reconquista, qui se fait par étapes, jusqu’à la phase finale en 1492, avec la chute de Grenade.
- Une rivalité constante entre les états chrétiens de l’Espagne (Catalogne, Navarre, Aragón, León, Castille, Galice) pour la suprématie dans la péninsule. Les souverains médiévaux considéraient leurs états comme des biens patrimoniaux dont ils pouvaient disposer à leur guise.

Avant de parler des étapes de la Reconquista, il faut d’abord donner un aperçu - extrêmement succinct, vu l’imbroglio pratiquement inextricable de leurs relations mutuelles - des principaux événements qui ont jalonné l’histoire de ces états.

Successivement, l’histoire de la Catalogne, de la Navarre, de l’Aragón, de Majorque, de León et de la Castille sera brièvement développée.

La Catalogne

En 985, Barcelone fut mise à sac par Al-Mansour. Borrell II, comte de Barcelone, refusa deux ans plus tard, en 987, de prêter le serment d’allégeance à Hugues Capet, parce que celui-ci lui avait refusé son aide contre Al-Mansour. Cette date est considérée comme le début de l’indépendance de la Catalogne.



*1988, n° 2576
Borrell II, comte de Barcelone*

Cette indépendance allait durer jusque 1139, quand Raymond Bérenger IV, comte de Barcelone, devint également, suite à un mariage politique, roi d'Aragón, unissant ainsi les couronnes de Catalogne et d'Aragón.

La Navarre

La Navarre naquit vers 850, quand elle se détacha de l'empire carolingien, devenant un royaume. Le royaume connut ses plus grands succès sous Sanche III le Grand, au début du XI^e siècle : il était le souverain le plus puissant des royaumes chrétiens d'Espagne.

En 1076, sous Sanche Ramírez, la Navarre et l'Aragón furent temporairement réunis sous la même couronne. La Navarre retrouva encore son indépendance en 1135, et connut encore une heure de gloire avec Sanche VI le Sage, roi de 1150 à 1194. Son règne fut une longue lutte contre ses rivaux de Castille et d'Aragón. En 1234, la Navarre tomba sous la domination française, avant d'être rattachée à la Castille - donc à l'Espagne - en 1512.



1994, n° 2900
Sanche Ramírez



1981, n° 2253
Sanche VI le Sage

L'Aragón

À la mort du roi Sanche III de Navarre en 1035, son royaume fut partagé en trois parties entre ses fils : la Navarre à García Sánchez III, l'Aragón à Ramire et la Castille à Ferdinand. C'était la création du royaume d'Aragón, avec Ramire I^{er} comme souverain. Sanche Ramírez parvint en 1076 à réunir temporairement la Navarre et l'Aragón sous la même couronne.

L'histoire de l'Aragón est une lutte continuelle avec ses voisins : la Catalogne, la Castille et Majorque. Alphonse I^{er} le Batailleur, roi d'Aragón et de Navarre de 1104 à 1134, combattit les Maures avec succès, mais échoua dans sa tentative d'annexer la Castille.



2004, n° 3706
Alphonse I^{er} le Batailleur

En 1139, la Catalogne et l'Aragon furent unis, grâce au mariage de Raymond Bérenger IV, comte de Barcelone, avec l'héritière d'Aragon. Entre 1166 et 1172, le roi Alphonse II reçut par héritage les comtés de Provence et de Roussillon.

Pierre II d'Aragon perdit la vie lors de la bataille de Muret de 1213, où il prit part en tant que suzerain du comte de Toulouse, qui protégeait les Albigeois cathares. Cette défaite devant les troupes françaises "catholiques" de Simon de Montfort ne lui coûta pas seulement la vie, mais l'Aragon y perdit une grande partie de ses territoires au-dessus des Pyrénées.

Une nouvelle période de succès s'amorça avec Jacques I^{er} le Conquérant (Jaime I el Conquistador), roi de 1213 à 1276, qui s'empara de Majorque (1229) et de Valence (1238).



1963, n° 1191



1977, n° 2036
Jacques I^{er} le Conquérant



1975, n° 1928

Dès la fin du XIII^e siècle, l'Aragon se tourna vers la Méditerranée : partant de Barcelone, les armées aragonaises s'emparèrent successivement de la Sicile (en 1282, après les "Vêpres siciliennes"), de la Sardaigne (début du XIV^e siècle) et de Naples (1442).

L'histoire du royaume d'Aragon se termina en 1469, avec le mariage de Ferdinand II, roi d'Aragon, avec Isabelle, reine de Castille.

Majorque

Le royaume de Majorque existait stricto sensu depuis 1229, date de la reconquête de l'île par le roi d'Aragon Jacques I^{er} le Conquérant. Celui-ci céda officiellement par testament le royaume à son fils Jacques II.

La courte histoire du royaume indépendant de Majorque fut une lutte sans répit contre l'Aragon, qui essayait de récupérer les Baléares. Finalement, Jacques III le Téméraire, roi de Majorque à partir de 1324, s'opposa en vain aux ambitions de son beau-frère Pierre IV d'Aragon, qui absorba en 1344 de nouveau les Baléares.



1984, n° 2375
Jacques III, roi de Majorque de 1324 à 1344

Le León

Nous avons déjà vu comment Ordoño II, fils du roi Alphonse III le Grand, sut regrouper au début du X^e siècle les Asturies, la Galice et le León, créant ainsi le royaume de León, où il transféra sa capitale.

Les souverains disposant librement de leurs états, le León et la Castille furent tantôt séparés, tantôt réunis sous le même sceptre. Ferdinand I^{er} de León fut le premier à unir les deux couronnes, dans la première moitié du XI^e siècle. Ce fut également le cas sous Alphonse VI (1065-1109) et Alphonse VII (1126-1157). Après la mort de ce dernier, le León et la Castille étaient redevenus deux royaumes séparés. Alphonse IX fut le dernier roi de León, de 1188 à 1230 : à sa mort en 1230, son fils Ferdinand III hérita des deux royaumes, León et Castille, qui furent ainsi définitivement réunis.



*1988, n° 2577
Alphonse IX, roi de León*

La Castille

La Castille commença à exister comme une entité à part entière au X^e siècle, lorsque Ferdinand González se fit nommer comte de Castille, vers 930. À la mort en 1035 de Sanche III de Navarre, qui était devenu comte de Castille par mariage, son fils Ferdinand reçut la Castille, et deux ans après, il unissait le comté au royaume de León, devenant ainsi le premier roi des deux états réunis.



*1972, n° 1727
Ferdinand González, premier comte de Castille*

Toujours par la possibilité des souverains de disposer librement de leurs états en ce qui concerne leur succession, il y eut encore deux périodes où le León et la Castille étaient séparés : entre 1065 et 1072 et entre 1157 et 1230. Les grands rois de l'ensemble Castille-León furent :

- Alphonse VI, roi de 1072 à 1109. Son mérite principal fut la reconquête de Tolède sur les Maures, en 1085.
- Alphonse VII, roi de 1126 à 1157. Il tenta de fortifier le pouvoir royal et protégea la culture islamique.
- Ferdinand III le Saint, roi de Castille en 1217, qui parvint à réunir à nouveau, et cette fois définitivement, les deux couronnes de Castille et de León. Jusqu'à sa mort en 1252, il marqua profondément l'histoire de l'Espagne médiévale. Il chassa les Maures de Cordoue et de Séville, mena une politique bienveillante à l'égard des juifs et fonda l'université de Salamanque.



2009, n° 4122
Alphonse VI



1986, n° 2490
Alphonse VII



1948, n° 775
Ferdinand III le Saint

- Son fils et successeur Alphonse X le Sage, roi de 1252 à 1284 fut également un prince brillant et érudit, qui fit venir à sa cour des savants aussi bien chrétiens, que juifs et musulmans.



1984, n° 2373



1965, n° 1303



2021, n° 5291



2000, n° 3319
Alphonse X le Sage

Les problèmes commencèrent avec l'avènement en 1350 de Pierre I^{er} le Cruel, dont le règne sanglant engendra une guerre civile impitoyable contre son demi-frère Henri de Trastamare, qui se fit proclamer roi en 1366 sous le nom de Henri II, et qui, après de nombreuses fluctuations, parvint avec l'aide de la France à vaincre Pierre le Cruel, qui mourut en 1369.



2000, n° 3320

La guerre civile entre Pierre I^{er} le Cruel et Henri II de Trastamare

Le petit-fils de Henri II de Trastamare, Henri III, roi de 1390 à 1406, fut le premier à porter le titre de prince des Asturies, qui désigne depuis lors le successeur au trône d'Espagne.



1988, n° 2591

Henri III, qui fut le premier "prince des Asturies"

L'union de l'Espagne se réalisa en 1469, lorsqu'Isabelle, l'héritière de Castille, se maria à Ferdinand II, roi d'Aragón.

La Reconquista

Il est erroné de croire que la Reconquista a été une guerre de chevaliers chrétiens, animés d'une foi ardente, contre les "mécrites" de l'islam. Cela a été avant tout une lente reprise de territoires occupés par des "étrangers". Ce n'est que plusieurs siècles plus tard que les chrétiens allaient représenter leurs conquêtes comme un effort commun pour restaurer la "vraie foi" dans la péninsule ibérique. Les différents royaumes chrétiens ont passé plus de temps à s'affronter entre eux, souvent même en s'alliant aux musulmans, qu'à les combattre. Les plus grands succès de la Reconquista ont été obtenus les rares fois que les royaumes chrétiens ont formé un front commun.

La Reconquista a officiellement commencé en 722, avec la victoire - plus symbolique qu'efficace - de Pélage à Covadonga.

Après les succès d'Al-Mansour, avec la prise de Barcelone à la fin du X^e siècle, l'Espagne musulmane connut un déclin rapide, avec en 1031 son émiettement en une multitude de petits royaumes, les "taifas". Les princes chrétiens profitèrent de la rivalité chronique qui caractérisait l'ensemble des taifas pour travailler à la reconquête.

Dès la moitié du XI^e siècle, le roi Ferdinand I^{er} avait réduit au rang de tributaires les princes des taifas de Séville, Badajoz, Tolède et Saragosse, et élargi ses frontières dans toutes les directions. Le premier grand succès fut la prise de Tolède, en 1085, par le roi Alphonse VI de Castille.

Mais les Almoravides d'abord, avec leur victoire en 1086 à la bataille de Sagradas, les Almohades ensuite, avec leur victoire d'Alarcos en 1195, surent freiner temporairement les avancées chrétiennes.

Ce n'est que lorsque la Navarre, la Castille, le León et l'Aragon parvinrent enfin à former un front uni, qu'ils remportèrent une victoire décisive contre les musulmans à Las Navas de Tolosa (province de Jaén) en 1212.



2000, n° 3318



2012, n° 4382

La victoire de Las Navas de Tolosa (1212)

Cette victoire fut le point de départ d'une avancée rapide :

- Prise de Cordoue (1236), de Jaén (1246) et de Séville (1248) par le roi Ferdinand III le Saint.



1948, n° 776

Raymond de Bonifaz y Camargo, amiral de Castille, qui rompit le barrage de chaînes sur le Guadalquivir, permettant la prise de Séville en 1248

- Conquête de Majorque (1229) et de Valence (1238) par le roi d'Aragon Jacques I^{er} le Conquérant.
- Conquête de Jerez (1264) par Alphonse X.



1988, n° 2583

750^e anniversaire de la reconquête de Valence



1964, n°s 1284/1285

700^e anniversaire de la reconquête de Jerez



- Prise officielle de Murcie (1266), qui était déjà depuis longtemps un protectorat.
- Prise d'Algeciras (1344) par Alphonse XI de Castille.

Dès la moitié du XIII^e siècle, les musulmans ne disposaient plus que d'un petit royaume autour de Grenade, pour lequel ils payaient d'ailleurs tribut aux rois de Castille. Ce dernier bastion islamique dans la péninsule allait tomber en 1492, après le siège de la ville par "Los Reyes Católicos", le couple formé par Isabelle de Castille et Ferdinand II d'Aragón.

Le Cid Campeador

Rodrigo Díaz de Vivar, surnommé "El Cid Campeador" (= seigneur-maître d'armes) est né vers 1043. Bien que la littérature moyenâgeuse le dépeigne comme un chevalier sans peur et sans reproches, un héros d'une valeur inestimable pour la Reconquista, la réalité est beaucoup plus prosaïque : elle nous montre plutôt un mercenaire, un aventurier sans scrupules, n'attachant aucune valeur à la parole donnée.

Il était d'abord au service du roi de Castille Sanche II, ensuite du roi Alphonse VI, dont il épousa la nièce, Doña Ximena, mais il fut banni après de nombreuses malversations. Il se mit alors vers 1081 au service de l'émir de Saragosse.

En 1094, il s'empara de Valence, dont il se proclama le souverain. Il mourut en 1099.

La légende de ses faits et gestes héroïques est due au poème épique moyenâgeux "Cantar de Mio Cid".



1962, n° 1109



1999, n° 3222
El Cid Campeador



1962, n° 1110



2000, n° 3317
Caricature du Cid



2007, n° 3929

"Cantar de mio Cid", poème épique médiéval qui raconte les exploits de Rodrigo Díaz de Vivar.
C'est le premier document écrit encore conservé de la poésie épique espagnole

“Los Reyes Católicos”

La véritable histoire de l’Espagne comme entité à part entière commence avec le mariage en 1469 de Ferdinand II, roi d’Aragón, avec Isabelle, reine de Castille.

Ferdinand est né le 10 mai 1452. Il était le fils de Jean II (1398-1479), qui cumulait les royaumes d’Aragón, de Navarre, de Majorque et de Sicile. Celui-ci avait épousé en premières noces la reine de Navarre Blanche (1385-1441), et leur fils Charles, dit Charles de Viane (1421-1461) devait être l’héritier de ces royaumes. Mais Jean II se remaria en 1444 avec Jeanne Enríquez (1425-1468), et de cette union sont issus trois filles et un garçon, Ferdinand. Il est fort probable que la nouvelle épouse fit empoisonner Charles de Viane, issu du premier mariage. Cela profitait évidemment à son propre fils : après la mort de Charles, qui était fiancé à l’héritière de Castille Isabelle, c’est Ferdinand qui devint l’héritier, et il prit à son tour Isabelle comme future épouse !

Après le mariage de Ferdinand et d’Isabelle, le 14 octobre 1469, le couple dut d’abord conquérir le trône de Castille, contre Jeanne, dite la Beltraneja. Cette dernière était la fille du roi de Castille Henri IV, qui mourut en 1474. Sa légitimité étant contestée, la ligue des nobles porta son choix sur Isabelle, la demi-soeur du roi défunt. Ce choix engendra une guerre civile, victorieuse pour Isabelle, grâce à l’appui de son mari.



1938, n° 603



1952, P.A. n° 261
Ferdinand II d’Aragón



1952, n° 830



1937, n° 588



1938, n° 663



1951, n° 815



1951, P.A. n° 254
Isabelle de Castille

Lorsque Jean II mourut en 1479, Ferdinand accéda au trône d’Aragón, et même si les deux couronnes restaient officiellement séparées, le couple réunit ainsi sous sa souveraineté presque toute l’Espagne.



1987, n° 2534
“Los Reyes Católicos”



1982, n° 2285
*Sceaux de Ferdinand et d'Isabelle,
 et armoiries des provinces réunies
 qui formèrent l'Espagne
 (Castille, León, Navarre, Aragón)*



2000, n° 3322
Caricature de l'unification de l'Espagne

Outre le fait que ces souverains furent les fondateurs de l'Espagne réunie, les deux faits les plus marquants de leur règne furent la prise de Grenade, marquant la fin de la Reconquista, et la découverte de Nouveau Monde par Christophe Colomb.

Ferdinand et Isabelle, soucieux d'obtenir le soutien du pape dans leurs consolidation du pouvoir, se montrèrent extrêmement catholiques, et durant toute leur vie, ils firent une chasse impitoyable aux juifs, aux musulmans et aux éventuels hérétiques.

Cette chasse aux hérétiques visait surtout les juifs et musulmans qui avaient été convertis de force, mais dont on soupçonnait qu'ils pratiquaient encore en cachette leur religion. Pour les confondre et les punir, l'inquisition fut introduite en Espagne, et les premiers inquisiteurs dominicains commencèrent leurs activités en 1480. Le plus célèbre et le plus redouté fut sans conteste Tomás de Torquemada (1420-1498). Il occupa avec une sévérité implacable la fonction d'Inquisiteur Général d'Espagne pendant quinze ans, de 1483 jusqu'à sa mort. Il n'est pas - et cela n'étonnera personne - honoré par un timbre-poste en Espagne. Il y a seulement une caricature...



2000, n° 3321
Caricature de l'inquisition espagnole

Avec cette même ardeur catholique, les souverains achevèrent également la Reconquista, en obtenant la capitulation de Grenade le 2 janvier 1492.

La dynastie des Nasrides avait établi son pouvoir sur le royaume de Grenade en 1238, et l'avait élevé au rang d'émirat. Ils y construisirent une résidence fortifiée, l'Alhambra, dont la décoration atteignit un raffinement jamais égalé dans le monde arabe. Pour ne pas être inquiété, l'émir de Grenade se déclarait officiellement vassal du roi de Castille, mais à la fin du XV^e siècle, les nouveaux souverains ne voulaient plus tolérer l'existence d'une poche musulmane en terre espagnole.

Après avoir capitulé, Boabdil, le dernier émir de Grenade, quitta la ville. La légende veut que sur le chemin de l'exil, Boabdil se retourna vers la capitale de son royaume perdu et pleura. Sa mère lui aurait alors lancé : "Pleure comme une femme ce que tu n'as pas su défendre comme un homme".



1964, n° 1209



1998, n° 3158
L'Alhambra de Grenade



1931, n° 517



1975, timbre du bloc 26
L'épée de Boabdil, conservée à la "Real Armería", au palais royal de Madrid



13 - Granada Capilla Real. Rendición de Granada (Copia Gómez Moreno) Ed. SOBERANAS
Carte postale illustrant la reddition de Grenade. Timbre P.A. n° 250 de 1951

Continuant sur leur lancée, Ferdinand et Isabelle signèrent au printemps 1492 le décret ordonnant l'expulsion des juifs. On estime le chiffre des juifs qui préférèrent l'exil à la conversion forcée entre 150 000 et 200 000. C'est après cette expulsion que les souverains reçurent du pape Alexandre VI le titre de "Reyes Católicos".

Le deuxième événement marquant du règne de Ferdinand et Isabelle est leur attitude favorable envers un inconnu qui prétendait arriver aux Indes en contournant la terre : Christophe Colomb (1451-1506).

L'histoire de Christophe Colomb commence en 1484, au monastère de La Rabida, près de Huelva : en 1484, un étranger épuisé et transi, originaire de Gênes, nommé Cristoforo Colombo, y frappa à la porte en demandant l'hospitalité pour lui-même et pour son fils. Il gagna la confiance du prieur Juan Pérez de Marchena, à qui il exposa ses plans révolutionnaires pour atteindre l'Inde par la voie occidentale, en traversant l'Océan atlantique.

Ce prieur intercédait fermement auprès des souverains, et malgré des caisses vides après la reconquête de Grenade, Colomb reçut la permission et les moyens financiers pour monter son expédition.



1930, P.A. n° n° 60
Monastère de La Rabida



1987, n° 2535
Juan Pérez de Marchena,
prieur du couvent de La Rabida

Grâce à l'aide royale, le départ eut lieu le 3 août 1492, de Palos de la Frontera, avec trois navires : la caraque "Santa María", avec Colomb à son bord, et les caravelles "Pinta" et "Niña", sous le commandement des frères Pinzón.



1930, n° 453
Le départ de Palos de la Frontera, le 3 août 1492



1992, n° 2799



1930, n° 448



1930, n° 454
La "Santa María"



1930, n° 449

C'est le 12 octobre 1492 que Colomb mit pied à terre sur ce qu'il croyait être l'Inde. Il nomma le lieu où il débarqua "San Salvador" : c'est actuellement une des îles des Bahamas. Les indigènes nommaient l'île Guanahani.



1930, n° 455
Débarquement de Colomb

À son retour, il fit le récit de ses exploits devant les souverains. Il fut accueilli chaleureusement, et les indigènes qu'il avait ramenés d'Amérique éveillèrent une intense curiosité.



1992, bloc 55
Colomb fait le récit de son voyage devant les souverains

Colomb entreprit encore trois autres voyages au Nouveau Monde, cartographiant les îles des Caraïbes, avant de s'éteindre à Valladolid le 20 mai 1506, n'ayant pas réussi à faire reconnaître ses droits sur les découvertes qu'il avait faites. Il rendit l'âme sans se rendre compte du changement que ses découvertes avaient engendré dans l'histoire mondiale.



1930, P.A. n° 70
Christophe Colomb



1930, P.A. n° 73
Colomb et les frères
Martín Alonso & Vicente Pinzón



2006, bloc 146
Christophe Colomb

Pour enrayer les abus et violences infligés aux indigènes, une réunion de juristes et de théologiens fut programmée à Burgos. Ils promulguèrent en 1512 les 35 articles des “Lois de Burgos”, qui étaient censés protéger les indigènes... à condition qu’ils se convertissent et travaillent pour les Espagnols...



2013, n° 4466
500^e anniversaire des “Lois de Burgos”. Effigie de Cristophe Colomb

Isabelle et Ferdinand eurent six enfants. Le roi du Portugal Manuel I^{er} épousa successivement deux des filles, Isabelle et Marie. Deux autres filles eurent un destin tragique, mais qui influença indirectement toute l’histoire de l’Europe: Catherine et Jeanne.

Catherine d'Aragón (1485-1536) était la première épouse du roi d'Angleterre Henri VIII. Elle est la mère de Mary, la future reine Mary Tudor. Henri VIII étant tombé éperdument amoureux d'Anne Boleyn, qui devint sa seconde épouse, Catherine fut répudiée et reléguée au château de Kimbolton, où elle mourut en 1536 abandonnée de tous. Son divorce est à la base de l'anglicanisme en Angleterre.



*Grande-Bretagne, 1997, n° 1936
Catherine d'Aragón, première femme de Henri VIII,*

La fille qui joua malgré elle un rôle important dans l'histoire de l'Espagne est Jeanne. Son surnom est plus célèbre : Jeanne la Folle (Juana la Loca, 1479-1555).

Troisième enfant des "Rois Catholiques", les décès successifs de son frère Jean et de sa soeur Isabelle en firent l'héritière des trônes de Castille et d'Aragón. En 1496, elle épousa Philippe de Habsbourg, dit Philippe le Beau (1478-1506), fils de l'empereur Maximilien I^{er} et de Marie de Bourgogne. Le couple eut six enfants, dont deux fils : Charles, le futur Charles Quint, et Ferdinand, le futur empereur du Saint Empire Romain Germanique.

Après le décès de sa mère le 26 novembre 1504, Jeanne aurait dû devenir reine de Castille. Mais son père prétendit lui-même à la couronne, arguant de la folie de sa fille. Les Cortes de Castille acceptèrent alors un compromis, nommant Philippe le Beau, le mari de Jeanne, roi de Castille.

Mais Philippe décéda après une courte maladie le 25 septembre 1506 à Burgos, laissant Jeanne veuve à 27 ans. Sa folie s'étant clairement manifestée après les obsèques de son mari, elle fut reléguée en 1509 au château de Tordesillas, où elle passa le restant de ses jours. Lorsque son père Ferdinand mourut à son tour le 23 janvier 1516, elle aurait dû recevoir la couronne d'Aragón, mais son fils Charles Quint ne lui en laissa pas l'occasion, et s'appropriia lui-même le titre de roi d'Aragón. Il y eut encore en Castille en 1520-21 la rébellion des "Comuneros" en sa faveur, mais après leur défaite, sa vie ne fut qu'une longue attente de la mort, qui ne survint qu'en 1555.

L'on discute encore actuellement si la pauvre Jeanne était vraiment folle. Elle était d'une jalousie malade, avait des accès de rage, et parfois des comportements étranges, mais le fait de la déclarer folle arrangeait beaucoup de monde : d'abord son père, puis son mari, enfin son fils...



Belgique, 1941, n° 577



*Belgique, 1996, n° 2662
Jeanne de Castille, dite Jeanne la Folle*



2005, n° 3795



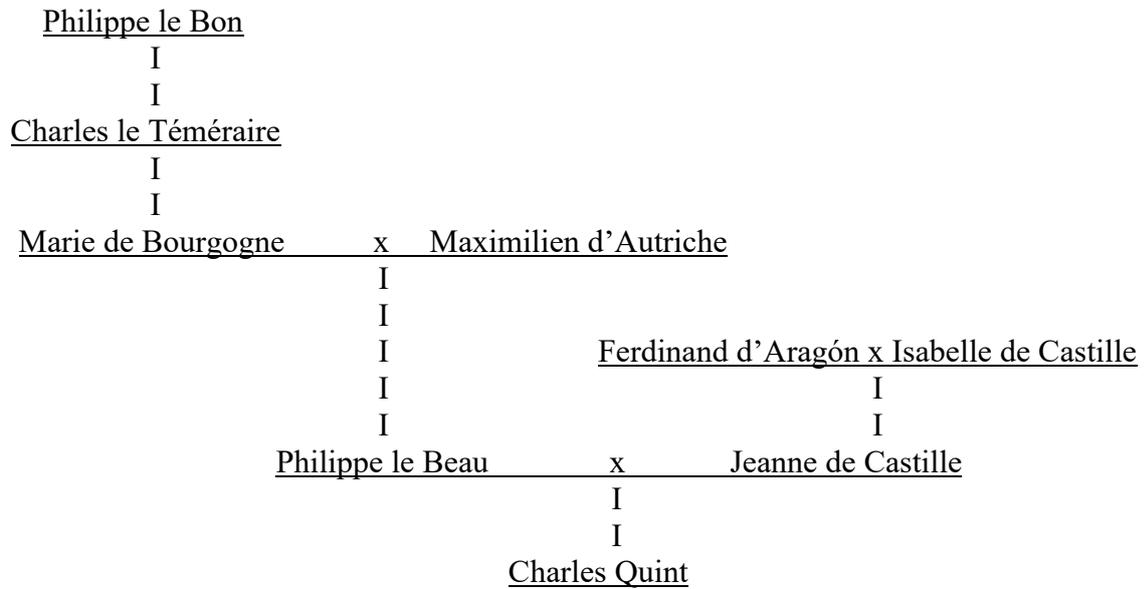
Belgique, 1959, n° 1105



Belgique, 1996, n° 2661

Philippe de Habsbourg, dit Philippe le Beau

L'union des familles de Bourgogne, de Habsbourg, d'Aragón et de Castille



*2001, n° 3386C
Caricature de Charles Quint*

Charles Quint

Pendant le règne de Charles Quint, l'Espagne était au sommet de sa puissance, suite à une intense politique d'alliances matrimoniales, qui a réussi à faire de Charles l'héritier de plusieurs dynasties. Si, pour le Saint Empire Romain Germanique, il est entré dans l'histoire sous le nom de Charles V, en Espagne, il était le premier roi de ce nom, et là, il est connu comme Carlos I.



*Pays-Bas, 2000, n° 1748
Le jeune Charles Quint, paré de la toison d'or*

Il est né le 24 février 1500 au “Prinsenhof”, à Gand. Il était le deuxième enfant - le premier fils - de Philippe le Beau et de Jeanne de Castille. Grâce à la politique matrimoniale de ses parents et de ses grands-parents, il cumula en quelques années l'héritage de trois dynasties, et il devint le souverain de l'empire le plus vaste de toute l'histoire mondiale.

- En 1515, à sa majorité, il devint le souverain des Pays-Bas : c'était l'héritage de son père Philippe le Beau, qui décéda en 1506.
- En 1516, à la mort de son grand-père maternel Ferdinand d'Aragon, il hérita de l'Espagne. Cet héritage comportait également l'immense empire colonial espagnol, et de grandes parties de l'Italie (Naples et la Sicile).
- En 1519, à la mort de son grand-père paternel Maximilien d'Autriche, il hérita de l'Autriche.



*1958, n°s 913 & 917
Charles Quint jeune*

Le 28 juin 1519, il fut élu à la tête du Saint Empire Romain Germanique, succédant ainsi à son grand-père Maximilien. Dans cette élection, il avait comme rival principal le roi de France François I^{er}. Afin de faire élire son neveu Charles, Marguerite d'Autriche n'hésita pas à soudoyer l'un après l'autre les sept Grands Electeurs, dépensant 800 000 florins à cet effet, et promettant en plus des titres, des cadeaux, des mariages fructueux et des chapeaux de cardinal. Cet argent fut en grande partie prêté par Jacob Fugger (1459-1525), richissime banquier qui avait sa maison centrale à Augsbourg.



*Allemagne Occidentale, 1959, n° 178
Jacob Fugger, banquier de Charles Quint*

Cette élection fut suivie par le couronnement comme roi de Rome à Aix-la-Chapelle le 23 octobre 1520 et plus tard, le 24 février 1530, Charles reçut officiellement la couronne impériale à Bologne des mains du pape Clément VII.

Charles Quint fut élevé dans les Flandres par sa tante Marguerite d'Autriche (1480-1530), la soeur de son père Philippe le Beau. En 1507, elle fut nommée régente des Pays-Bas par son père l'empereur Maximilien. Résidant à Malines, elle occupa cette fonction de 1507 à 1515 et de 1519 à 1530 avec tact et compétence. Pour l'éducation du jeune Charles, elle fit appel à Adriaan Floriszone (1459-1523), qui fut nommé en 1507 précepteur du jeune prince, alors qu'il était déjà recteur et chancelier de l'université de Louvain. Il resta toujours l'homme de confiance de Charles Quint, et le soutien de celui-ci contribua fortement en 1522 à son élection à la papauté, sous le nom d'Adrien VI.



Belgique, 1941, n° 579

Marguerite d'Autriche, tante de Charles Quint, régente des Pays-Bas



Belgique, 1980, n° 1973



Belgique, 1959, n°s 1109/1110

Le pape Adrien VI, précepteur de Charles Quint



De 1517 à 1519, Charles effectua un voyage en Espagne, comme nouveau souverain. Ne connaissant pas encore le castillan, entouré de conseillers flamands, il y accumula les maladroites par son ignorance des usages locaux.

Ces maladroites furent à la base de la guerre des Communautés de Castille : jusqu'alors, la régence de Castille avait été exercée par le cardinal Cisneros (1436-1517). Celui-ci était un Castillan, qui devint archevêque de Tolède en 1495. Lorsque Charles appela lors de son départ d'Espagne en 1519 le futur Adrien VI à la régence, le mécontentement des Castillans augmenta encore. Les impôts destinés à subvenir aux dépenses de Charles, l'influence des conseillers flamands, et le fait que de nombreux nobles continuaient à considérer Jeanne de Castille, la mère de Charles, comme la véritable souveraine du royaume, malgré son état mental délabré, furent les bases de la révolte contre le pouvoir royal, particulièrement à Tolède et à Valladolid.



1963, P.A. n° 295

Cardinal Cisneros, régent de Castille

La révolte ouverte éclata en 1520, et les “Comuneros”, sous les ordres de Juan de Padilla (1490-1521), après quelques succès initiaux, furent écrasés à Villalar le 23 avril 1521. María Pacheco (1496-1531), l'épouse de Juan de Padilla, continua la lutte à Tolède jusqu'en 1522.



1968, n° 1519

María Pacheco, épouse de Juan de Padilla, chef des “Comuneros”

Suivant les conseils du nouveau pape Adrien VI, Charles comprit la leçon, et associa enfin les grands de Castille au gouvernement du royaume, en remplacement des Flamands. Il résida de 1522 à 1529 en Espagne, et il y épousa en 1526 une princesse perçue localement comme espagnole : Isabelle de Portugal (1503-1539).



Iles Vierges Britanniques, 1988, n° 601



Sénégal, 1977, n° 472

Isabelle de Portugal, épouse de Charles Quint

Maître d'un empire mondial “où le soleil ne se couche jamais”, et ayant à sa disposition un potentiel inépuisable en hommes et en revenus, il conçut l'ambition de devenir le fondateur d'un empire universel et chrétien, et de faire revivre ainsi le vieux rêve romain de “l'imperium mundi”. Mais dans cette ambition, il a été pendant toute sa vie confronté à deux problèmes :

- Un problème interne : l'étendue de son empire a été une source de fragilité, et non de stabilité : les différentes nations, les multiples groupes ethniques, les divergences d'intérêts, de culture, de langue et de religion, ainsi que les mauvaises communications l'ont empêché de forger l'union nécessaire.
- Un problème externe : le plus grand obstacle à la réalisation de son rêve était la France. Enclavé entre les territoires de Charles Quint (Espagne, Pays-Bas, Empire germanique), le roi de France François I^{er} (1494-1547) essaya toute sa vie d'échapper à cet isolement.

La compétition avec François I^{er} marque l'essentiel de l'histoire impériale de Charles Quint. Il remporta d'abord une importante victoire sur son rival à Pavie, le 24 février 1525, où François I^{er} fut fait prisonnier. Obligé de signer en 1526 l'humiliant traité de Madrid, le roi de France reprit immédiatement les hostilités après sa libération. Les femmes montrèrent plus d'intelligence : Louise de Savoie, mère de François I^{er}, et Marguerite d'Autriche, tante de Charles Quint, signèrent à Cambrai en 1529 la “Paix des Dames” entre les deux puissances.



France, 1967, n° 1518



Nicaragua, 1978, n° 1088

Le roi de France François I^{er}

La trêve fut cependant de courte durée : après avoir scellé de nouvelles alliances, avec le roi d'Angleterre Henri VIII, avec le pape Clément VII, et même avec le sultan turc Soliman, la France rouvrit dès 1535 les hostilités, et jusqu'à son abdication en 1555, Charles Quint dut lutter contre François I^{er} et son successeur, le roi Henri II (1519-1559). Il fallut attendre 1559, avec le traité de Cateau-Cambrésis, pour voir enfin le début d'une période de paix plus durable.

Le souverain qui sut magistralement profiter de cette intense rivalité était le roi d'Angleterre Henri VIII (1491-1547). Soucieux de garder l'équilibre en Europe, il inclina alternativement vers l'un ou vers l'autre, s'érigeant en véritable arbitre du continent. Il était d'autant plus concerné, car sa première épouse, Catherine d'Aragon (1485 -1536), était la tante de Charles Quint.



Grande-Bretagne, 1997, n° 1935
Henri VIII, roi d'Angleterre



Grande-Bretagne, 1997, n° 1936
Catherine d'Aragon, première femme de Henri VIII,
tante de Charles Quint

Entre 1525 et 1545, Charles Quint était au sommet de sa gloire. Adulte, en pleine possession de ses moyens physiques et intellectuels, il était le souverain le plus puissant que le monde ait jamais connu.



1958, n°s 915 & 919
Charles Quint adulte



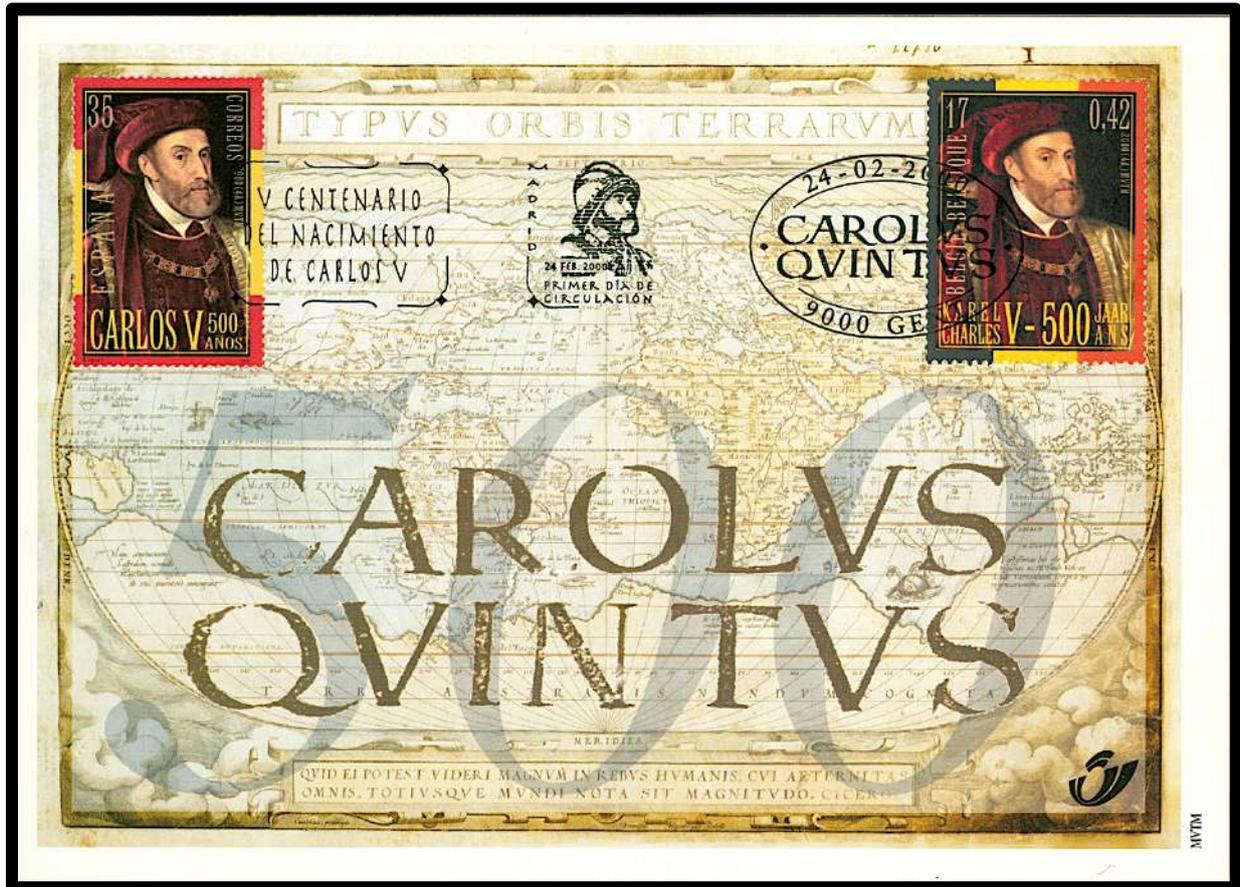
Belgique, 1949, n° 819



1979, n° 2198



Belgique, 1941, n° 576



2000 : émission commune Espagne (n° 3264) et Belgique (n° 2887)
Charles Quint adulte

Le plus grand problème auquel Charles Quint fut confronté n'est cependant pas d'ordre politique ou militaire, mais d'ordre spirituel et religieux : la naissance et la diffusion de la Réforme.

Défenseur de la foi, sacré par le pape, petit-fils de "Los Reyes Católicos", il se considérait comme indispensable dans la défense de la foi catholique face aux pionniers de la Réforme.

Parmi ceux-ci, le plus important est évidemment Martin Luther (1483-1546). Les papes successifs Alexandre VI, Jules II et Léon X étalaient une conduite scandaleuse, dilapidaient des fortunes, et se renflouaient en vendant des charges ecclésiastiques et des indulgences. Martin Luther se révolta, et proclama en 1517 à Wittenberg officiellement son défi à l'autorité papale. Excommunié en 1521, il fut convoqué à la diète de Worms par Charles Quint, qui espérait encore trouver un compromis, mais cette diète ne fit que confirmer les antagonismes entre Luther et la papauté. Aussi bien l'empereur que le pape sous-estimèrent l'importance de cette rébellion spirituelle et religieuse, et Luther trouva de solides appuis surtout en Allemagne.

Il sera aidé par Jean Calvin (1509-1564), qui alla encore plus loin que Luther, et qui prêna de Genève, où il s'était installé, une Réforme pure et dure, beaucoup plus radicale que celle de Luther.



*France, 1983, n° 2256
Martin Luther*



*Sarre, 1951, n° 295
Luther et Calvin*



*France, 1964, n° 1420
Jean Calvin*



*Allemagne Occidentale, 1971, n° 533
Charles Quint et Martin Luther à la diète de Worms le 18 avril 1521*

Ayant constaté que de nombreux princes allemands avaient adhéré à la Réforme, Charles Quint convoqua en 1530 la diète d'Augsbourg, afin d'obtenir leur soumission et leur reniement des thèses de Luther. Ce fut un échec total, et les princes allemands fondèrent en 1531 la Ligue de Smalkalde, une coalition pour résister aux pressions politiques et militaires de Charles Quint pour les soumettre.

La guerre devint inévitable en 1546, après le refus de la Ligue de Smalkalde de reconnaître la validité du concile de Trente, qui avait démarré en 1545.

Charles Quint infligea une sévère défaite à la Ligue à Mühlberg, le 25 avril 1547, mais cette victoire ne fut pas définitive.



*1958, n°s 914 & 918
Charles Quint à la bataille de Mühlberg en 1547*



2000, bloc 82
Charles Quint à la bataille de Mühlberg en 1547

Les princes s'étant réorganisés, Charles Quint fut finalement contraint de traiter avec eux, malgré une répression radicale et intolérante. Il dut accorder une amnistie générale et le libre exercice du culte réformé, qui fut confirmé fin septembre 1555 par la signature de la paix d'Augsbourg : c'était la fin de l'unité religieuse de l'empire.

Son rêve s'étant écroulé, c'est un souverain vieilli, malade, déçu et désabusé qui abdiqua en octobre 1555 en faveur de son fils Philippe.



Équateur, 1958, P.A. n° 335



Belgique, 1955, n° 965



Vatican, 1946, n° 138

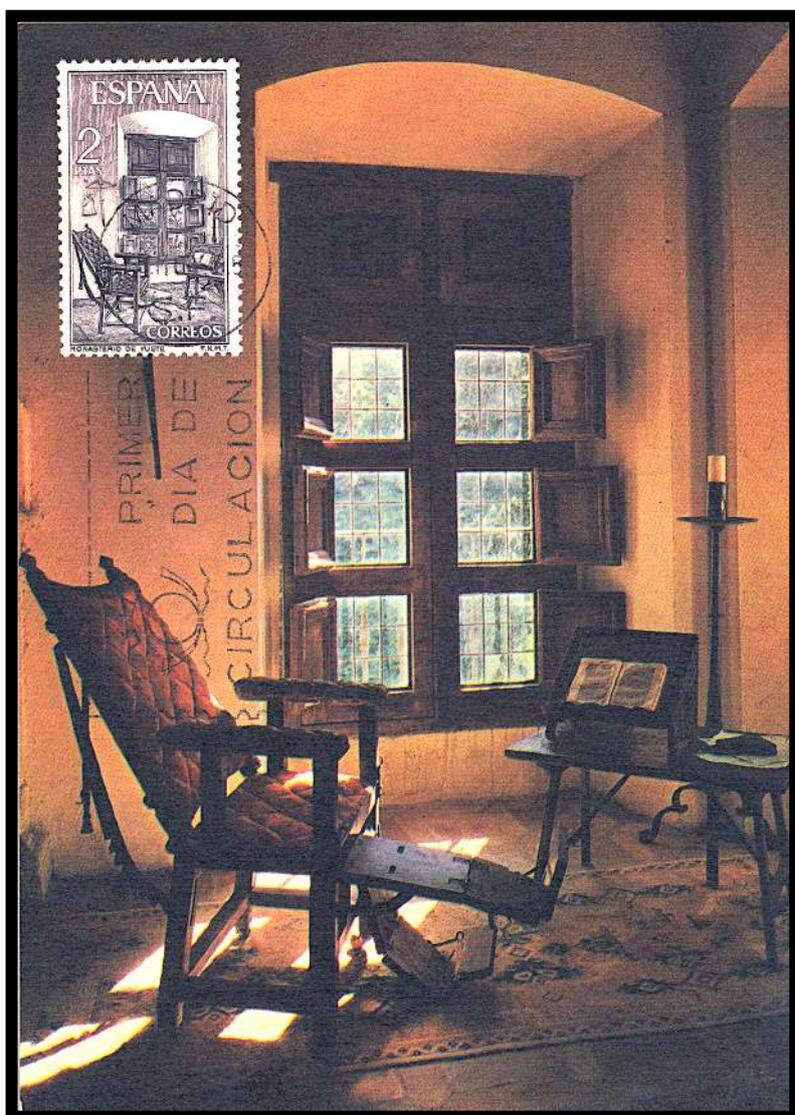


1958, n°s 916 & 920
Charles Quint âgé



*Belgique, 1955, n° 966
L'abdication de Charles Quint à Bruxelles en 1555*

Après son abdication, Charles Quint se retira dans le monastère de Yuste, en Extremadura, une région aride de l'Espagne. Il y mena une vie solitaire et déprimée, et il y rendit l'âme le 21 septembre 1558.



*1965, carte maximum avec le timbre n° 1351
Le monastère de Yuste, où Charles Quint finit ses jours*



*1965, n°s 1349/1350
Le monastère de Yuste, où
Charles Quint finit ses jours*

Philippe II

Philippe II, le fils de Charles Quint et d'Isabelle de Portugal, est né à Valladolid le 21 mai 1527. Il succéda à son père le 25 octobre 1555 comme souverain des Pays-Bas et le 16 janvier 1556 comme souverain des possessions espagnoles et italiennes de Charles Quint.

Élevé en Espagne d'une façon très rigoureuse, il avait une très haute opinion de sa tâche royale, au service de la suprématie espagnole en Europe, inséparablement liée à celle de l'église catholique. Son sens du devoir et sa piété étaient cependant contrebalancés par le côté ombrageux, méfiant et irrésolu de son caractère.



Carte maximum représentant Philippe II. Timbre n° 1062 de 1961



1962, n° 1101



1979, n° 2199
Philippe II



1998, n° 3121

Durant son long règne, Philippe II dut mener une lutte permanente sur tous les fronts européens. Cette politique s'avéra désastreuse à longue échéance, et à sa mort, il laissa une Espagne affaiblie, exsangue, au bord de la faillite.

Philippe II et les Pays-Bas

Les Pays-Bas étaient très attachés à une certaine autonomie locale. La tradition séculaire de cette relative autonomie engendra un vif mécontentement lorsqu'ils furent confrontés à des lois, des décrets et des ordonnances promulgués en Espagne par un roi qui était pour eux un étranger, qu'ils avaient beaucoup de peine à reconnaître comme "leur" souverain. Cette absence permanente du souverain, d'abord Charles Quint, ensuite Philippe II, a exigé la création d'une nouvelle fonction, confiée à un membre de la famille royale ou de la très haute noblesse : il s'agit de la fonction de gouverneur-général, c'est-à-dire le représentant officiel du roi aux Pays-Bas.

La première à exercer cette fonction fut Marguerite d'Autriche (1480-1530), la tante de Charles Quint, de 1519 à 1530. Ensuite vint Marie de Hongrie (1505-1558), la soeur de Charles Quint, de 1531 à 1555.

Le nouveau roi Philippe II nomma ensuite Emmanuel Philibert de Savoie (1528-1580), de 1555 à 1559. Il fut suivi par Marguerite de Parme (1522-1586), fille naturelle mais reconnue de Charles Quint. Ce fut un choix heureux : guidée par le cardinal Granvelle (517-1586), elle suivit initialement scrupuleusement ses conseils, mais après le départ de ce dernier, elle subit l'influence des nobles Guillaume d'Orange, Egmont et Hornes, qui avaient formé le Compromis des Nobles dans le but d'atténuer l'attitude intolérante de Philippe II envers la Réforme.



Italie, 1928, n° 214
Emmanuel Philibert de Savoie



Belgique, 1941, n° 575
Marguerite de Parme



Belgique, 1961, n° 1188
Cardinal Granvelle

Mais Philippe II, ne voulant accepter aucun compromis religieux, rappela Marguerite de Parme en 1567 et la remplaça par Fernando Álvarez de Toledo, duc d'Albe (1507-1582). Inflexible et impitoyable envers les nobles rebelles et les hérétiques, il institua une véritable terreur dans les Pays-Bas, avec comme point culminant l'exécution des comtes Egmont et Hornes à Bruxelles en 1568.

Le duc d'Albe fut à son tour rappelé en 1573 et remplacé par Luis de Requesens y Zuñiga (1528-1576), auquel succédèrent d'abord Don Juan d'Autriche (1547-1578), fils naturel de Charles Quint, puis Alexandre Farnèse (1545-1592).



1976, n° 1955
Requesens



1971, n° 1708



Belgique, 1978, n° 1896
Don Juan d'Autriche



Belgique, 1964, n° 1310
Le jeune Alexandre Farnèse

Ces trois successeurs se montrèrent beaucoup plus modérés, mais le mal était fait : Guillaume de Nassau, prince d'Orange (1533-1584) avait pris la tête de la révolte ouverte contre Philippe II, avec comme conséquence la scission définitive des Pays-Bas en 1579 : les sept provinces septentrionales, entre les mains de Guillaume d'Orange, signèrent le 23 janvier 1579 l'Union d'Utrecht, qui assurait dans ces provinces la liberté religieuse. C'était une réponse directe à l'Union d'Arras, qui fut signée le 6 janvier de la même année par les provinces méridionales qui étaient encore entre les mains des Espagnols, et qui assurait le maintien de la souveraineté espagnole et catholique sur leur territoire.

Cette scission fut confirmée le 26 juillet 1581, lorsque les provinces du nord proclamèrent officiellement leur indépendance, sous le nom de "Provinces-Unies" (Vereenigde Provinciën). Cette indépendance ne fut reconnue par l'Espagne qu'en 1648, lors de la signature du traité de Westphalie.



Pays-Bas, 1979, n° 1103
L'Union d'Utrecht, signée le 23 janvier 1579



*Pays-Bas, 1933, n°s 249/252
Guillaume d'Orange*



Pays-Bas, carte maximum représentant Guillaume d'Orange. Timbre n° 1226 de 1984

Ayant définitivement perdu les provinces septentrionales, Philippe II nomma en 1595 l'archiduc Albert d'Autriche (1559-1621), fils de l'empereur du Saint Empire Maximilien II, gouverneur des Pays-Bas espagnols. Il remplace Pierre Ernest de Mansfeld, qui avait assuré l'intérim après la mort d'Alexandre Farnèse en décembre 1592.

L'archiduc Albert se maria le 18 avril 1599 avec Isabelle (1566-1633), la fille de Philippe II. Celui-ci avait donné en 1598, un peu avant sa mort, en dot à sa fille la souveraineté des Pays-Bas. Le règne d'Albert et d'Isabelle inaugura enfin pour ces provinces une période de paix et de prospérité, après un demi-siècle de guerres.



*Luxembourg, 2017, n° 2075
Pierre Ernest de Mansfeld*



*Belgique, 1948, n°s 790/791
L'archiduchesse Isabelle d'Espagne
et l'archiduc Albert d'Autriche*



*Belgique, 1942, bloc 17
Albert et Isabelle*

Philippe II et la France

Le conflit interminable avec la France, qui avait déjà marqué les règnes de Charles Quint et de François I^{er}, semblait devoir se continuer avec leurs successeurs Philippe II et Henri II (1519-1559).

Le règne de Philippe II démarra d'une façon très positive : il remporta une écrasante victoire sur les Français à Saint-Quentin en 1557, et imposa à la France en avril 1559 la paix de Cateau-Cambrésis qui obtint pour l'Espagne le champ libre en Italie. Cette paix fut complétée par le mariage de Philippe II avec la fille du roi Henri II de France, Elisabeth de Valois (1545-1568).

Pendant les règnes successifs des trois fils de Henri II (François II, Charles IX et Henri III), la France était extrêmement affaiblie et ne jouait pas un grand rôle sur l'échiquier international. Les guerres de religion y mettaient le pays à feu et à sang. Lorsque Henri III fut assassiné en 1589, la crainte de Philippe II de voir un huguenot sur le trône de France (Henri IV) raviva le conflit. Mais les victoires de Henri IV (1553-1610) sur les troupes espagnoles, sa conversion au catholicisme ("Paris vaut bien une messe...") et la menace de banqueroute en Espagne amenèrent Philippe II à signer une trêve.



*France, 1943, n° 592
Henri IV*

Philippe II et l'Angleterre

Après le court règne d'Edouard VI (1537-1553), fils de Henri VIII et de Jane Seymour, c'est Mary Tudor (1516-1558) qui lui succéda. Elle était la fille de Catherine d'Aragon, la première femme de Henri VIII. Dès son accession au trône en 1553, elle s'acharna à rétablir la religion catholique en Angleterre, et la persécution des anglicans lui valut le titre de "Bloody Mary".

Elle se maria en 1554 avec Philippe II. Ce mariage purement politique fut profondément impopulaire en Angleterre, et Philippe II séjournait plus souvent en Espagne qu'auprès de son épouse en Angleterre.



*Grande-Bretagne, 2009, n° 3142
Mary Tudor*

Après le décès sans enfants de Mary Tudor en 1558, c'est Elisabeth (1503-1603), la fille de Henri VIII et d'Anne Boleyn, qui lui succéda. Un nouveau changement radical s'opéra immédiatement : l'anglicanisme fut rétabli, et devint même religion d'État avec l'Acte de Suprématie de 1559.



Grande-Bretagne, 1968, n° 542



Grande-Bretagne, 2009, n° 3143

Élisabeth I^{ère}

Ce nouvel abandon de la religion catholique en Angleterre engendra la colère de Philippe II. Cette colère s'accrut encore par l'attitude de la reine Élisabeth I^{ère} envers Francis Drake (1542-1596). Celui-ci avait pillé les navires espagnols qui ramenaient de l'or du Nouveau Monde. Au lieu de le punir, comme le demandait l'Espagne, Francis Drake fut anobli par la reine en 1581.



*1973, n° 682
Francis Drake*

Philippe II décida d'envahir l'Angleterre avec la plus grande flotte jamais conçue : ce fut l'Invincible Armada, forte de 130 navires. La flotte quitta Lisbonne en mai 1588. L'excellent marin Álvaro de Bazán (1526-1588), vétéran de Lepante, fut pressenti pour la commander, mais à cause de sa mort soudaine juste avant le départ, il fut remplacé par le duc de Medina Sidonia. Ce fut un choix malheureux, car l'Angleterre disposait de marins expérimentés, comme Charles Howard, John Hawkins, Francis Drake et Martin Frobisher.



*1966, n° 1364
L'amiral Álvaro de Bazán*

En août 1588, malgré une grande infériorité en navires, en hommes et en armement, les Anglais réussirent à éparpiller l'Invincible Armada, qui essuya de lourdes pertes en essayant de rentrer en Espagne en contournant l'Écosse.



*1988, n°s 1319/1323
La victoire anglaise sur l'Invincible Armada*

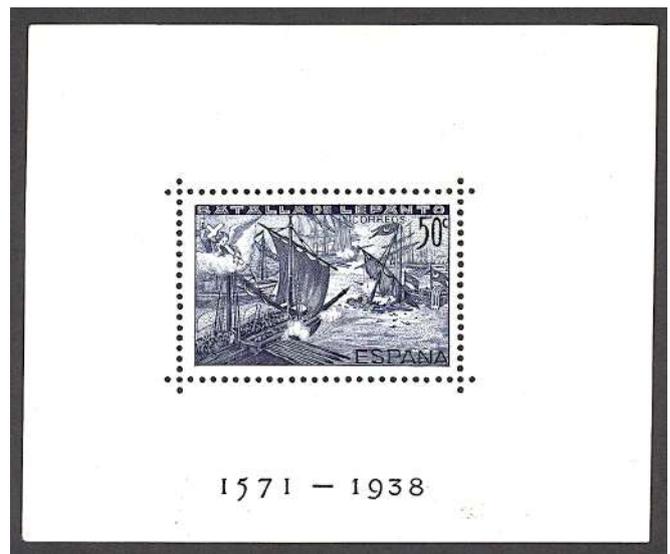
Philippe II et les Turcs

Dans le cadre de sa défense sourcilleuse de la foi catholique, mettant en application les réformes décidées au concile de Trente, il ne combattit pas seulement les protestants et les anglicans, mais également les morisques, c'est-à-dire les musulmans convertis de force, et qui s'étaient soulevés en 1568 contre la loi leur interdisant l'usage de leur culture et de leur langue. La répression fut terrible, et les morisques furent dispersés et expulsés d'Espagne.

Rêvant d'une croisade, il forma la Sainte Ligue avec le pape, Venise et Gênes, et la flotte chrétienne, sous les ordres de Don Juan d'Autriche, infligea le 7 octobre 1571 une sévère défaite à la flotte ottomane conduite par Ali Pacha. Cette bataille navale eut lieu à Lépante, dans le golfe de Corinthe.



*1938, blocs 13 & 14
Don Juan, commandant de la flotte chrétienne
à la bataille de Lépante*



La bataille de Lépante



1971, n° 1709



2001, n° 3386J

La bataille de Lépante, 1571



2021, F5279
450^e anniversaire de la bataille de Lépante, 1571

Philippe II et le Portugal

Le roi de Portugal Sébastien I^{er} (1554-1578), obsédé par son devoir de reconquérir les territoires occupés par l’Islam, crut son heure arrivée après la victoire de Lépante en 1571. En 1578, il partit pour l’Afrique du Nord à la tête de l’armée portugaise, mais il fut battu et tué à la bataille de Ksar el-Kébir le 4 août 1578. Son successeur fut son oncle, qui devint roi sous le nom de Henri I^{er}, mais il mourut en 1580, inaugurant ainsi une grande crise du royaume.

Philippe II revendiqua la couronne portugaise, et il y envoya le duc d’Albe, qui s’y rendit aussi impopulaire qu’il le fut en Flandre. Les rois d’Espagne Philippe II, III et IV ajoutèrent ainsi la couronne du Portugal à l’ensemble pourtant déjà bien rempli de leurs titres, et le Portugal ne fut rien d’autre qu’une province espagnole, jusqu’en 1640, quand le duc de Bragance renversa Philippe IV et se fit couronner roi de Portugal sous le nom de João IV.

Philippe II et la religion

En réponse au succès de la Réforme, surtout en Allemagne, le pape Paul III convoqua en 1542 un concile, qui allait entrer dans l’histoire comme un de plus importants de l’histoire du catholicisme, le concile de Trente. Il s’ouvrit en 1545, fut de nombreuses fois interrompu, et termina ses travaux en 1563. Le but de ce concile était nettement défensif : contrer le protestantisme en définissant, dans les domaines ecclésiastique et théologique, des points de vue clairs, non sujets à discussion.

Philippe II fut un des grands moteurs pour faire redémarrer le concile, chaque fois qu’il s’enlisait ou était ajourné.

Voulant être reconnu comme le champion de la contre-réforme, il accepta les instructions du concile comme des lois fondamentales et il pressa l’Église espagnole à mettre en stricte application les réformes de Trente.

Le fanatisme religieux de Philippe II fut soutenu par quelques grands noms de l’Église catholique : dans la première moitié du XVI^e siècle, il faut d’abord nommer St. Jean d’Avila (env.1502-1569) et St. Jean de Dieu (1495-1550).



1970, n° 1610
St. Jean d'Avila



1950, n° 800
St. Jean de Dieu

Ensuite, il faut mentionner les fondateurs des jésuites :

- St. Ignace de Loyola (1491-1556), qui se convertit en 1521 après avoir été blessé pendant sa carrière militaire. Il fut ordonné prêtre en 1537, et se mit à la disposition du pape, fondant à cet effet la "Compagnie de Jésus", c'est-à-dire les jésuites.
- St. François Xavier (1506-1552), qui participa avec son ami Ignace de Loyola à la fondation de la Compagnie de Jésus. Il partit en 1541 aux Indes, fit de Goa sa base, et entreprit des voyages de mission à Malacca et jusqu'au Japon.



1955, n°s 870/872
St. Ignace de Loyola



1952, P.A. n° 256



2006, n° 3883

St. François Xavier

Après vinrent encore deux grands noms de l'Église :

- Ste. Thérèse d'Avila (1515-1582), qui fut une grande réformatrice des ordres religieux. Elle fut le meilleur exemple du mysticisme castillan du XVI^e siècle.
- St. Jean de la Croix (1542-1591), qui fut également, comme Thérèse d'Avila, dont il fut le confesseur et l'ami, un grand mystique. Il a réformé la branche masculine du Carmel, en développant l'ordre des carmes déchaussés.



1962, n° 1095



1982, n° 2296
Ste. Thérèse d'Avila



1971, n° 1683



1942, n° 712



1991, n° 2723

St. Jean de la Croix

Conclusion

Comme on peut le constater, le bilan final de Philippe II n'est pas brillant : échecs aux Pays-Bas, en France et en Angleterre. Il n'y a qu'au Portugal qu'il connut une certaine réussite, qui n'allait cependant durer qu'un demi-siècle.

Il mourut le 13 septembre 1598, désabusé et malade, mais fier d'avoir été pendant tout son règne le défenseur de la foi catholique.



2001, n° 3386G
Caricature de Philippe II

Il se maria quatre fois:

- En 1543, avec Marie Manuelle de Portugal (1527-1545), la fille du roi de Portugal. Le couple eut un enfant, Don Carlos, qui fut emprisonné et peut-être empoisonné par son père.
- En 1554 avec Mary Tudor (1516-1558), reine d'Angleterre.
- En 1559 avec Elisabeth de France (1545-1568), la fille du roi de France Henri II. La fille aînée du couple fut l'archiduchesse Isabelle, à qui Philippe II donna la souveraineté des Pays-Bas espagnols.
- En 1570 Anne de Habsbourg (1549-1580), la fille de l'empereur du Saint Empire Maximilien II. Le couple eut cinq enfants, dont quatre moururent en bas âge. Le seul survivant fut Philippe, né en 1578, qui succéda à son père sous le nom de Philippe III.

Les fondateurs de l'empire colonial espagnol

L'Amérique du Nord

Il y avait 25 ans que Christophe Colomb avait découvert l'Amérique, et ces 25 années étaient plutôt décevantes pour les Espagnols : ils n'avaient pas trouvé les montagnes d'or dont ils avaient rêvé, ni le passage maritime qui leur ouvrirait la voie vers les royaumes fabuleux de l'Extrême-Orient.

Ils avaient bien installé des plantations aux Antilles, mais la main-d'œuvre indigène était rapidement décimée par les épidémies et les travaux forcés.

Toujours à la recherche de richesses et d'esclaves, de furtives expéditions partant de Cuba vers les côtes du Mexique en 1517 (Francisco Hernández de Córdoba) et en 1518 (Juan de Grijalva) avaient excité la convoitise de Diego Velázquez de Cuéllar, gouverneur de Cuba de 1511 jusqu'à sa mort en 1524.

Pour mener une expédition de plus grande envergure, il fit alors appel à celui qu'il considérait le plus capable de réussir : Hernán Cortés.



*Carte maximum de 1988, avec le timbre n° 2585
Hernán Cortés*

Hernán Cortés est né à Medellin, en Extremadura, en 1485. Optant pour une carrière militaire, il embarqua pour Hispaniola (actuellement Haïti et République Dominicaine) vers 1504, et devint en 1511 le secrétaire du gouverneur Velázquez.

Audacieux, courageux, habile, sa foi vive et sincère n'avait d'égale que sa passion du pouvoir et du lucre. Donner au Christ et à l'Espagne de nouveaux royaumes, imprimer sa marque à une conquête qui lui assurerait gloire, puissance et richesse : telle fut son ambition.

Ces qualités firent de Cortés le chef de la nouvelle expédition, bien que le gouverneur continua toujours à se méfier de celui qu'il considérait comme un rival potentiel, et chercha plusieurs fois à le perdre.

Finalement, Cortés quitta Cuba début 1519 avec 11 navires. Il transportait surtout quelques canons et quelques chevaux, qui allèrent jouer un rôle capital dans la conquête.

Il débarqua près de l'actuelle Veracruz, saborda ses navires, soumit de gré ou de force quelques tribus, et se dirigea vers Tenochtitlán, la capitale aztèque. Là, l'empereur Moctezuma II, qui voyait en lui la réincarnation de Quetzalcóatl, le dieu-serpent à plumes, lui offrit des présents d'une grande richesse. Mais cela ne fit qu'exciter la convoitise des Espagnols, qui séquestrèrent l'empereur.



1948, n° 777



2019, n° 5052

Hernán Cortés

Un massacre, commis par un de ses lieutenants pendant une absence de Cortés, engendra la révolte. Cortés parvint à rejoindre ses hommes assiégés dans la ville de Tenochtitlán, et, après avoir (probablement) tué Moctezuma, les Espagnols, harcelés par les Aztèques, durent fuir en toute hâte pendant la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet 1520 : c'est la "Noche Triste", où près de la moitié du contingent espagnol laissa la vie.

Mais, profitant du soutien des tribus soumises par les Aztèques, Cortés parvint à redresser la situation, revint avec des renforts, et mit le siège devant Tenochtitlán.

Dans la ville, Cuauhtémoc avait succédé à son oncle Cuitláhuac, qui n'avait été empereur que quelques semaines après la mort de Moctezuma II. Cuauhtémoc résista avec l'énergie du désespoir, et le siège dura trois mois. Finalement, Cuauhtémoc dut se rendre en août 1521. Il fut torturé par les Espagnols qui voulaient savoir où les Aztèques avaient caché leurs trésors. Il ne parla pas, et fut pendu en 1525. Il est devenu un héros national, un mythe de la conception indigéniste de la nation mexicaine.



Mexique, 1975, n° 825
450^e anniversaire de
la mort de Cuauhtémoc



Mexique, 1995, n° 1610
500^e anniversaire de
la naissance de Cuauhtémoc



1985, n° 2425

Bernal Díaz del Castillo

*En Amérique dès 1514, il participa à la conquête du pays aztèque par Hernán Cortés.
À la fin de sa vie, il écrivit la chronique de cette expédition*

De 1521 à 1527, Cortés acheva de réduire à l'obéissance tout le centre et le sud du Mexique. Cela se passa sans pitié pour ceux qui refusaient de se soumettre : l'esclavage fut le lot de ceux qui ne furent pas massacrés.

Pour satisfaire les appétits de ses compagnons, il leur distribua de vastes domaines, et, pour les cultiver, chacun reçut en partage un certain nombre d'Indiens, dont il avait le droit d'exiger les services (c'étaient de véritables esclaves), à charge de veiller à leur conversion. Ainsi s'étendit au Mexique le système abhorré de "l'encomienda", qui avait déjà contribué à dépeupler les Antilles.

Cortés retourna en Espagne en 1528 pour justifier devant Charles Quint sa conduite à nouveau critiquée. Il retourna au Mexique de 1530 à 1541, mais avec des pouvoirs nettement diminués : il ne restait à Cortés que ses attributions militaires en tant que capitaine général, mais Charles Quint lui avait retiré son titre de gouverneur. Il retourna en Espagne en 1541 et y mourut en 1547, en semi-disgrâce.

Pendant ce temps, Charles Quint avait confié déjà en 1527 le gouvernement du Mexique à une "audiencia", une commission de cinq membres dotée de pouvoirs administratifs et judiciaires. Cette "audiencia", dirigée par Nuño de Guzmán (1490-1544) était arbitraire, cruelle et cupide, et elle se rendit coupable d'une véritable barbarie envers les Indiens, au point que Juan de Zumárraga (1468-1548), le prélat envoyé par l'empereur pour veiller aux droits des indigènes, parvint, après de nombreux appels, à convaincre Charles Quint de révoquer ces véritables tyrans, et de les remplacer en 1530 par une deuxième "audiencia" nettement plus humaine, dirigée par Vasco de Quiroga (1470-1565).



Mexique, 1939, n° 537

Juan de Zumárraga



1970, n° 1654



1970, n° 1653

Vasco de Quiroga

En 1535, Charles Quint nomma Antonio de Mendoza (1495-1552) vice-roi de la "Nueva España", qui était le nouveau nom pour désigner l'entité englobant toutes les possessions espagnoles en Amérique du Nord et en Amérique Centrale, ainsi que les Caraïbes. La capitale en était México.

C'était un bon choix : il sut allier la sagesse au dévouement, la générosité à la fermeté. Il occupa cette fonction pendant 15 ans, jusqu'en 1550.

Jusqu'à la proclamation de l'indépendance du Mexique en 1821, la Nouvelle-Espagne allait être gouvernée par 62 vice-rois. Ils étaient les représentants directs du souverain espagnol, mais leur rôle consistait surtout à faire appliquer sur place les décisions prises à Madrid par le roi et le "Conseil des Indes". Paralisée par la nécessité d'en référer constamment à la capitale, l'action du vice-roi n'eut pas toujours l'efficacité désirable.

Les vice-rois du XVI^e siècle furent des personnalités remarquables : Mendoza eut comme successeurs Luis de Velasco (1550-1564) et Martin Enríquez de Almanza (1568-1580), qui furent de grands et honnêtes administrateurs.



Mexique, 1939, n° 539



1966, n° 1405
Antonio de Mendoza



Mexique, 1979, n° PA513
Martin Enríquez de Almanza

Au Mexique, le XVI^e siècle est l'époque de l'exploration progressive et de la colonisation des territoires du nord, qui font actuellement partie des États-Unis. Il y eut les expéditions de Juan Ponce de León (Puerto Rico, Floride), d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (sud des États-Unis, Texas), de Hernando de Soto (ouest des États-Unis), de Francisco Vazquez de Coronado (Arizona, New Mexico), de Juan Rodriguez Cabrillo (Californie) et de Juan de Oñate (New Mexico, Colorado).



1960, n°s 981 & 985
Juan Ponce de León



1960, n°s 982 & 986
Alvar Nuñez Cabeza de Vaca



1960, n°s 980 & 984
Hernando de Soto





*États-Unis, 1940, n° 450
Francisco Vazquez de Coronado*



*1992, n° 2123
Juan Rodriguez Cabrillo*



*1998, n° 3167
Juan de Oñate*

Initialement, un des principaux buts de la colonisation espagnole était de répandre la foi chrétienne. À la demande des autorités de la Nueva España, de nombreux religieux, surtout Flamands et Espagnols, s'établirent au Mexique. Bien qu'il fallut souvent tempérer leur ardeur, leur zèle et leur précipitation, en général ils y firent du bon travail. Les franciscains, les dominicains et les augustins, et plus tard, à partir de 1572, les jésuites, furent de grands bâtisseurs de couvents, d'églises, d'écoles et d'hôpitaux. Beaucoup surent s'imposer par leur désintéressement et leur austérité.

Parmi ceux-ci, il faut surtout mentionner les noms de Bartolomé de Las Casas (1474-1566), Toribio de Benavente (env. 1482-env.1565) et Pedro de Gante (1480-1572).

Bartolomé de Las Casas est certainement une des plus nobles figures espagnoles du XVI^e siècle. Dominicain, sa longue vie fut une lutte perpétuelle pour protéger les Indiens, victimes de la cupidité des conquérants et colons espagnols.

Toribio de Benavente, dit "Motolinía" fut un des premiers missionnaires au Mexique. Il y fut un ardent défenseur des Indiens, bien qu'il vécut en conflit virulent avec Bartolomé de Las Casas. Il fut également un chroniqueur important : ses œuvres forment une source importante d'informations sur la Nueva España du XVI^e siècle.

Le Flamand Pedro de Gante s'occupa surtout de l'instruction des Indiens. Il fut leur défenseur pendant 50 ans, et il publia le premier livre en nahuatl, la langue des Indiens.



*Mexique, 1966, n° 724
Bartolomé de Las Casas*



1946, P.A. n° 234



*1991, n° 2749
Toribio de Benavente*



*Mexique, 1972, P.A. n° 346
Pedro de Gante*

À Madrid, la couronne estimait que son devoir était d'apporter aux Indiens la foi et la civilisation, mais elle voyait aussi en eux des vassaux, qui devaient payer tribut. Il semble que les efforts, aussi bien de la part des empereurs Charles Quint et Philippe II que de l'administration coloniale de la métropole, aient été sincères pour protéger les Indiens contre les abus locaux de la part des colons.

Mais la situation sur place était toute différente : pour les colons espagnols, les indigènes représentaient surtout une main-d'œuvre gratuite. Le système de "l'encomienda", qui attribuait aux propriétaires terriens un certain nombre de travailleurs indigènes, était en fait une forme d'esclavage et de travail forcé. Les considérations d'humanité furent pour beaucoup dans les efforts de Charles Quint pour abolir cette institution, mais sur place, tous les édits de Madrid restaient lettre morte, et le système de "l'encomienda" n'allait disparaître au Mexique que vers la fin du XVIII^e siècle !

Pour contourner la loi, on avait inventé un autre système local, le "repartimiento", où des travailleurs indigènes étaient recrutés pour travailler contre salaire dans les immenses exploitations agricoles espagnoles ("haciendas"). Mais cela revenait au même : les grands propriétaires attachaient les Indiens au sol par un système d'avances sur gages, qui les endettait de génération en génération!

La mise en valeur de la colonie de la Nueva España se faisait surtout au profit de l'Espagne : conformément aux idées du temps, la colonie était exploitée au profit de la métropole. Après l'or des Aztèques, ce sont surtout les mines d'argent qui fournirent à l'Espagne les ressources nécessaires pour mener les guerres incessantes en Europe. Du point de vue de l'agriculture, on faisait cultiver au Mexique les denrées dont l'Espagne avait besoin, comme le cacao et la canne à sucre, tout en interdisant celles qui auraient pu concurrencer la métropole, comme les vignes et les oliviers. Les "haciendas", immenses propriétés entre les mains de quelques grandes et richissimes familles, devaient rester jusqu'au XX^e siècle les cellules caractéristiques de l'économie rurale au Mexique.

L'Amérique du Sud

L'histoire de la colonisation espagnole en Amérique du Sud est celle des "Conquistadors", dont le prototype est sans conteste Francisco Pizarro : c'étaient en général des Espagnols de petite noblesse, plutôt démunis d'argent, qui espéraient devenir puissants et surtout riches au Nouveau Monde. Cruels et impitoyables, ils écartaient tout respect de la parole donnée, toute amitié et toute fidélité pour assouvir leur ambition et leur cupidité.

Francisco Pizarro (1476-1541) est né à Trujillo, en Extremadura. Après deux expéditions partant de Panamá, en 1524 et 1526, il s'enfonça en 1531 plus profondément dans le continent de l'Amérique du Sud, entrant en 1532 au coeur de l'empire inca. Il vainquit en novembre 1532 l'Inca Atahualpa à la bataille de Cajamarca. Atahualpa fut exécuté, malgré le fait qu'il offrit à Pizarro une chambre remplie d'or et d'argent.



1964, n^{os} 1289 & 1293
Francisco Pizarro

En 1535, Pizarro fonda la ville de Lima, où il consolida l’emprise espagnole sur la région, mais les privilèges qu’il s’accordait et les richesses qu’il accumulait excitèrent rapidement la jalousie de son lieutenant Diego de Almagro.

Diego de Almagro (1475-1538) était en Amérique dès 1514, et en 1533 il rejoignit Pizarro au Pérou, où la tension entre les deux conquistadors monta rapidement. Almagro partit en 1535 vers la Bolivie actuelle, traversa les Andes et pénétra jusqu’au Chili actuel. A son retour, il réclama la ville de Cuzco pour lui seul. Cette situation escalada vers une véritable guerre civile, et après quelques succès initiaux, Almagro fut battu par Pizarro à la bataille de Salinas, en avril 1538. Almagro fut condamné à mort et exécuté le 8 juillet 1538, mais trois ans plus tard, en 1541, Pizarro lui-même fut assassiné par le fils et les partisans de Diego de Almagro.



*1964, n°s 1286 & 1290
Diego de Almagro*

La guerre civile continua après la mort des deux protagonistes principaux, surtout à cause de la rébellion de Gonzalo Pizarro, le demi-frère de Francisco, contre le vice-roi du Pérou, qu’il jugeait trop favorable à la population locale.

Charles Quint envoya Pedro de la Gasca (1485?-1567) au Pérou, avec le titre de président de la “Real Audiencia” (la cour suprême). Celui-ci parvint avec habileté et diplomatie, et bien que ne disposant pas de troupes armées, à pacifier la colonie. De 1546 à 1550, Pedro de la Gasca entreprit des réformes dans l’administration, la justice et la fiscalité, et il promulgua des lois protégeant la population locale. Il est une des plus nobles figures de la colonisation espagnole.



*1962, n°s 1128 & 1132
Pedro de la Gasca*

Après la défaite des derniers Incas, Charles Quint était devenu le souverain du Pérou. En 1542 fut créée la vice-royauté du Pérou, qui comprenait à l’origine l’ensemble de l’Amérique du Sud sous domination espagnole. C’était le pendant de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, qui regroupait les territoires espagnols en Amérique du Nord, et qui avait déjà été instaurée en 1521.

Les deux premiers vice-rois étaient Blasco Núñez Vela et Pedro de la Gasca. Après eux, il faut mentionner le troisième vice-roi, Antonio de Mendoza (1495-1552), qui fut, après avoir été vice-roi de la Nouvelle-Espagne, un administrateur honnête, compétent et efficace, ainsi que Francisco de Toledo (1515-1581), le neuvième vice-roi, de 1569 à 1581. Bien qu'inflexible sur le plan religieux - il multiplia les conversions forcées et instaura l'inquisition - il eut une attitude très humaine envers les indigènes, les protégeant contre les abus des "encomenderos", les grands propriétaires terriens espagnols. Après lui vint une autre grande figure, Martín Enríquez de Almanza, qui avait déjà été lui aussi vice-roi de la Nouvelle-Espagne.



1966, n° 1405
Antonio de Mendoza



1964, n°s 1287 & 1291
Francisco de Toledo



Mexique, 1979, P.A. n° 513
Martín Enríquez de Almanza



Parmi les grands noms de la colonisation espagnole, Vasco Núñez de Balboa (1475-1519) occupe une place à part. Il partit en 1500 vers le Nouveau Monde, s'installa dans l'île de Hispaniola (actuellement Haïti et République dominicaine), mais dut fuir pour dettes en 1510. Il s'installa sur la côte à la frontière actuelle entre le Panamá et la Colombie, où il réussit à évincer les dirigeants locaux espagnols, et à devenir le leader d'une nouvelle colonie, appelée Santa María la Antigua del Darién. De là, il partit en septembre 1513 vers le sud-ouest, traversant l'isthme de Panamá, et atteignant la mer fin 1513 : il est ainsi le premier Européen à avoir vu l'océan Pacifique.

Balboa essaya de s'installer sur cette rive méridionale de l'isthme de Panamá, mais il fut arrêté en 1519, condamné à mort pour trahison et exécuté le 21 janvier 1519.



Panamá, 1942, n° 236



États-Unis, 1913, n° 195

Vasco Núñez de Balboa



1963, n°s 1196 & 1200
Vasco Núñez de Balboa

L'Espagne a honoré ses conquistadors en onze séries, consacrées aux "Forjadores de América", de 1960 à 1970. Outre les personnages déjà cités, nous allons mentionner certains parmi eux :

- Sebastián de Belalcázar (1479?-1551), qui parcourut les territoires de la Colombie et de l'Équateur, à la recherche de l'El Dorado, et qui fonda les villes de Santiago de Cali, Pasto et Popayán.
- Rodrigo de Bastidas (1460?-1527), qui explora la Colombie actuelle, et qui fut en 1525 le fondateur de Santa Marta, la première ville coloniale d'Amérique du Sud.
- Gonzalo Jiménez de Quesada (1509-1579), qui fut le rival de Belalcázar dans l'exploration de la Colombie, et qui fonda en 1538 Santa Fe de Bogotá.
- Juan de Garay (1528-1583), qui fut un excellent gouverneur de la province du Río de la Plata, et qui fut en 1580 le fondateur de Buenos Aires.



1961, n° 1051
Sebastián de Belalcázar



1961, n° 1053
Rodrigo de Bastidas



1962, n° 1130
Gonzalo Jiménez de Quesada



1962, n° 1131
Juan de Garay

- Francisco de Orellana (1511-1546), qui dans la recherche de l'El Dorado, descendit l'Amazone, dont il atteignit l'embouchure en août 1542. C'est lui qui donna le nom Amazone au fleuve.
- Ñuflo de Chavez (1518-1568), qui explora le Paraguay, et qui fut le premier Européen à contempler les chutes d'Iguazú.
- Pedro de Valdivia (1500?- 1553), qui traversa le désert d'Atacama et fonda en 1541 la ville de Santiago, actuellement la capitale du Chili.



1965, n° 1344
Francisco de Orellana



1961, n° 1054
Ñuflo de Chavez



1969, n° 1599
Pedro de Valdivia

Nombreux furent les conquistadors qui cherchèrent plutôt l'Eldorado le long de l'Orénoque, et qui devinrent ainsi les premiers explorateurs du Venezuela :

- Diego de Losada (1511-1569?), qui fut en 1567 le fondateur de la ville de Caracas, la capitale actuelle du Venezuela.
- Diego García de Paredes (1506-1563), qui aida d'abord Pizarro dans sa guerre contre les Incas, et qui fut ensuite le compagnon d'Orellana avant de s'installer au Venezuela.
- Diego de Henares Lezama (1540?- 1608), qui fut le compagnon et le successeur de Losada. Il projeta le premier plan de la ville de Caracas, dont il fut le maire.



*1968, n° 1550
Diego de Losada*



*1963, n° 1202
Diego García de Paredes*



*1968, n° 1552
Diego de Henares Lezama*

À de rares exceptions près, ces conquistadors avaient tous en commun leur ambition, leur manque de scrupules et leur soif de richesses.

Il y eut heureusement ici aussi quelques belles et nobles figures, qui se préoccupaient du sort de la population locale, et qui firent de leur mieux pour la protéger contre les Espagnols, qui considéraient généralement les indigènes comme des esclaves, ou, dans le meilleur des cas, comme une main-d'œuvre bon marché.

Parmi ceux-ci, il faut citer :

- Toribio de Mogrovejo (1538-1606), qui fut archevêque de Lima de 1579 à 1606. Ardent défenseur des droits des indigènes, il entra souvent en conflit avec les autorités civiles. Il fut un des premiers Européens à apprendre les dialectes des autochtones, afin de mieux communiquer avec eux. Il fut canonisé en 1726. Il est le saint patron du Pérou, fêté le 23 mars.
- José de Anchieta (1534-1597), qui fut le fondateur et le propagateur de l'ordre des jésuites au Brésil. Se rangeant aux côtés des Portugais contre les Français, il participa à la fondation de Rio de Janeiro en 1565. Il y était très apprécié, aussi bien comme missionnaire que comme interprète.
- Luis Beltrán (1526-1581), un dominicain qui fut envoyé en 1562 comme missionnaire en Colombie, et qui se heurta dans la défense des autochtones aux autorités espagnoles, qui tentèrent plusieurs fois de l'assassiner. Lui aussi se donna la peine d'apprendre les dialectes locaux. Il fut canonisé en 1671.



*1964, n° 1292
St. Toribio de Mogrovejo*



*1965, n° 1343
José de Anchieta*



*1965, n° 1345
St. Luis Beltrán*

En un demi-siècle, les Espagnols avaient donc conquis la plus grande partie de l'Amérique du Sud, à l'exception du Brésil qui, suite au traité de Tordesillas, restait en grande partie aux mains des Portugais.

Le coût humain de cette expansion fut très lourd. La population amérindienne s'effondra, passant d'environ 80 millions d'habitants au début du XVI^e siècle à environ 12 millions cent ans plus tard. Les massacres, le travail forcé, les déportations, la déstructuration des sociétés indigènes, et surtout les maladies amenées par les Européens furent les grands responsables de ce désastre.

L'Espagne profita sans scrupules des richesses américaines, d'abord l'or des Aztèques et des Incas, ensuite l'argent, provenant surtout des mines de Potosí. Ces richesses alimentaient les caisses de Philippe II, ce qui lui permit de soutenir l'état de guerre en Europe pendant un demi-siècle. Ces richesses, ramenées en Espagne par bateau, excitèrent évidemment la convoitise des corsaires anglais et hollandais, dont les plus fameux furent l'Anglais Francis Drake, et plus tard le Hollandais Piet Hein.

Le traité de Tordesillas

À la fin du XV^e siècle, deux pays étaient en concurrence pour s'appropriier les nouvelles terres qui étaient découvertes en Afrique, Asie, et à partir de 1492, en Amérique, à un rythme de plus en plus accéléré : le Portugal et l'Espagne. La concurrence était grande, et, afin d'éviter des conflits sans fin, les deux pays acceptèrent de se rencontrer, avec le pape Alexandre VI comme médiateur, pour trouver un compromis définitif.

Ce compromis fut le traité de Tordesillas, ratifié en 1494 d'un côté par Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, de l'autre côté par João II du Portugal.

Une ligne de partage fut fixée par un méridien à 370 lieues (= 1770 km) à l'ouest des îles du Cap Vert. Cette ligne se situerait actuellement à 46°37' ouest. Les terres à l'ouest de cette ligne étaient pour la Castille, celles à l'est pour le Portugal.

Cette ligne donnait les Canaries et les terres nouvelles découvertes par Colomb à l'Espagne, Madère, les Açores et le Cap Vert au Portugal. Ce partage eut une conséquence imprévue : lors de la découverte du Brésil en 1500 par Pedro Álvares Cabral, cette nouvelle terre alla au Portugal !

Les autres puissances maritimes européennes (France, Angleterre, Pays-Bas, etc.) se virent refuser tout droit sur ces nouvelles terres.



1994, n° 1992

Signature du traité de Tordesillas en 1494



1994, n° 2901



2001, n° 3386B

Le traité de Tordesillas



1994, n° 2902

Fernand de Magellan

Fernand de Magellan, en portugais Fernão de Magalhães, en espagnol Fernando de Magallanes, est né dans le nord du Portugal, au printemps de 1480. Il est célèbre pour être à l'origine du premier tour du monde.

L'on ne connaît rien de sa jeunesse. On le retrouve une première fois en 1505, faisant partie de l'expédition qui devait installer Francisco de Almeida comme vice-roi des Indes. En 1511, il participa à la prise de Malacca, sous le commandement d'Afonso de Albuquerque.

En 1513, Magellan fut envoyé au Maroc, où il fut blessé au genou durant les combats, le laissant légèrement boiteux sa vie durant. Après être parti sans permission, il fut accusé de commerce illégal avec les Maures. Ces accusations furent vite abandonnées, mais, ne jouissant pas d'une bonne réputation auprès de l'administration du roi Manuel I^{er}, celle-ci refusa d'augmenter sa pension.

En plus, le roi ne montra aucun intérêt pour le projet mûri par Magellan d'atteindre les îles des épices, en premier lieu les îles Moluques, par l'ouest. Mécontent de ne pas voir ses mérites reconnus au Portugal, Magellan décida d'aller offrir ses services au roi d'Espagne, Charles Quint, qui à ce moment n'avait que 18 ans.

L'enjeu était autant la découverte des îles, que l'établissement d'une cartographie exacte permettant de délimiter les domaines réservés à l'Espagne et au Portugal, définis par le traité de Tordesillas. Ce traité de 1494 ayant attribué au Portugal les routes autour de l'Afrique, il est logique que l'Espagne cherchait d'autres routes pour atteindre les îles des épices, génératrices d'immenses bénéfices.

Après de longs préparatifs jalonnés d'innombrables difficultés, Magellan put enfin partir le 10 août 1519 de Séville à la tête d'une flotte de cinq navires (les "Trinidad", "San Antonio", "Concepción", "Victoria" et "Santiago") et un équipage de 237 hommes.



Portugal, 1945, n° 660



Portugal, 1993, n° 1935

Fernand de Magellan

Arrivé au Brésil, près de l'actuelle Rio de Janeiro, il fit course vers le sud, et dut passer l'hiver dans des circonstances difficiles en Patagonie.

Une mutinerie éclata le 1^{er} avril 1520, et Magellan dut sévir durement: trois de ses capitaines furent soit exécutés, soit abandonnés sur le rivage. L'on connaît les détails de cette mutinerie grâce à Antonio Pigafetta, qui tint un journal du voyage, et qui fit partie des rares survivants.

Ce n'est que fin 1520 que Magellan parvint enfin à trouver le passage qui le mena à l'Océan Pacifique : ce passage recevra plus tard le nom de "Déroit de Magellan".

Pendant ce temps, la "Santiago" avait sombré, et la "San Antonio" avait déserté, et était retournée en Espagne.

La traversée du Pacifique fut dramatique, avec la famine, le scorbut et le béribéri. Après Guam, Magellan fit route vers les Philippines, où il débarqua le 17 mars 1521.

Le 27 avril 1521, Magellan fut tué par les indigènes à Mactan, une petite île en face de l'île de Cebu.

Les survivants, qui n'étaient plus que 113, brûlèrent la "Concepción". Les deux navires restants arrivèrent aux Moluques le 8 novembre 1521. La "Trinidad" avait besoin de réparations, et resta sur place. Elle fut plus tard arraisonnée par les Portugais.

Le seul navire restant, la "Victoria", où Juan Sebastián Elcano (1476?-1526) avait pris le commandement, traversa l'Océan Indien, passa le Cap de Bonne Espérance, et accosta enfin en Espagne le 6 septembre 1522, avec seulement 18 membres d'équipage.

Son pays d'adoption, l'Espagne, lui a conféré, dans les siècles qui suivirent, plus d'attention et plus d'honneurs que le Portugal, où il est né : Magellan s'est toujours déclaré un ennemi irréductible du Portugal, où il ne trouva ni estime ni reconnaissance. Il est donc normal qu'une figure telle que Magellan ne soit honorée au Portugal que par deux petits timbres...

Juan Sebastián Elcano est donc le premier homme à avoir effectué, avec les 18 rescapés, le premier tour du monde.



1976, n° 1956



2001, n° 3386D

Juan Sebastián Elcano

L'art espagnol au XVI^e siècle

L'architecture

L'architecte qui a le mieux exprimé la renaissance espagnole du XVI^e siècle dans ses œuvres est sans conteste Juan de Herrera (1530-1597). Il a créé un style architectural sobre et d'une rigueur toute mathématique, tellement reconnaissable qu'il reçut le nom de style herrérien. Son œuvre majeure est San Lorenzo de El Escorial.



1973, n° 1771
Juan de Herrera

Après la bataille de Saint-Quentin le 10 août 1557, où une église dédiée à Saint Laurent fut détruite, Philippe II fit le serment d'ériger un nouveau lieu de culte consacré au martyr. Il combina cette promesse à une autre, faite à son père Charles Quint, de faire construire un mausolée pour lui et ses successeurs.

La première pierre fut posée le 23 avril 1563, et la dernière pierre 21 ans plus tard, le 13 septembre 1584, en présence du roi.

Le premier architecte en était Juan Bautista de Toledo, qui avait été formé en Italie, mais qui mourut en 1567. Juan de Herrera, qui était plutôt influencé par les courants artistiques hollandais, lui succéda, mais c'était Philippe II lui-même qui avait toujours le dernier mot et qui gardait un contrôle total sur la construction.

C'est simultanément une église, un couvent, un palais, un mausolée, une bibliothèque et un musée. Herrera réalisa un ensemble imposant, empreint de rigueur, d'ascétisme et de "sainte sobriété". C'est un rectangle de 161 mètres sur 204, parfaitement intégré dans le paysage environnant dur et sauvage de la Sierra de Guadarrama, à environ 45 kilomètres de Madrid.

L'Escorial contient les tombeaux de tous les rois d'Espagne depuis Charles Quint. L'uniformité des cercueils souligne la force nivelante de la mort.



1961, n°s 1055/1060
San Lorenzo de El Escorial



1989, n° 2657
San Lorenzo de El Escorial



2006, n° 3835



2001, n° 3386H
Caricature de Juan de Herrera
traçant les plans de l'Escorial



Carte maximum de 1961 avec le timbre n° 1059
Vue générale de San Lorenzo de El Escorial.

Juan de Herrera dessina également les plans de la résidence royale d'Aranjuez et de la Plaza Mayor de Madrid, toujours dans le même style "herrérien".



1989, n° 2658
Le château d'Aranjuez



1980, n° 2226
La Plaza Mayor de Madrid

La peinture

Le représentant le plus célèbre de la peinture espagnole du XVI^e siècle n'est pas un Espagnol, mais un Grec : Domenikos Theotokopoulos, dit El Greco.

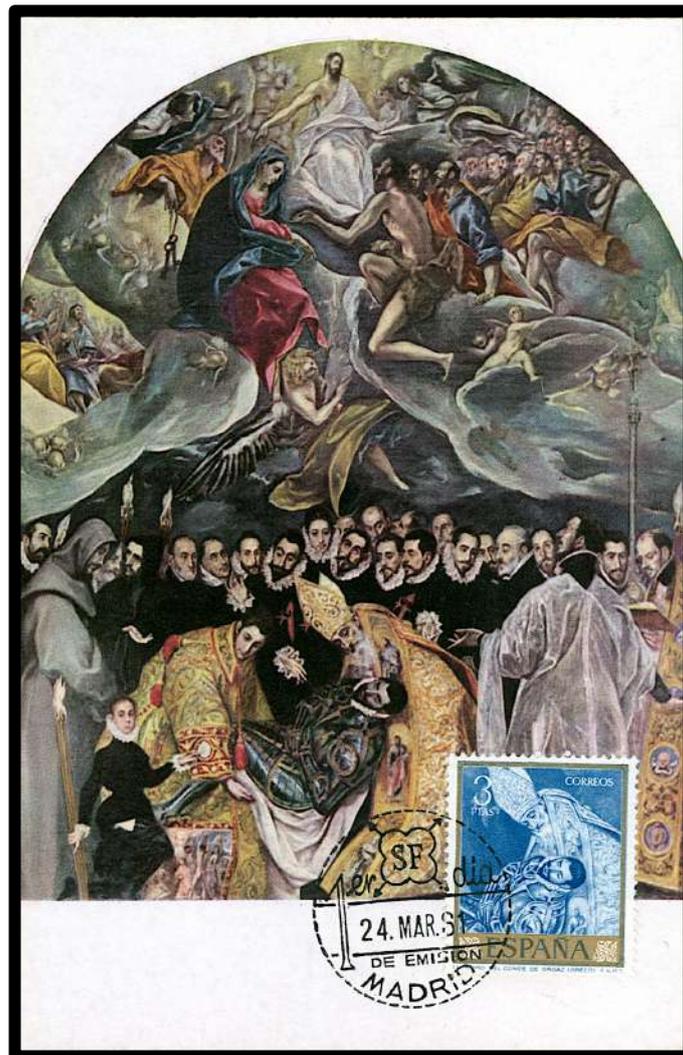
Il naquit en Crète en 1541. Il était déjà un peintre célèbre en Crète où il a été initié à la peinture des icônes, dans la tradition byzantine. El Greco séjourna de 1566 à 1570 à Venise, où il étudia sous la direction de Titien, puis à Rome, où il passa six années, pendant lesquelles il fut influencé par les peintres de la renaissance italienne.

Installé en 1577 à Tolède, en Espagne, il y peignit la somptueuse "Assomption de la Vierge" pour l'église de Santo Domingo el Antiguo. Cette toile marqua un tournant dans sa carrière, avec une utilisation des couleurs non normative et une étude de l'espace différentes des usages italiens.

Il soumit quelques œuvres au roi Philippe II, qui ne l'appréciait que moyennement, et il travailla aussi pour la cathédrale de Tolède. C'est en 1586 qu'il réalisa le chef-d'œuvre "L'Enterrement du comte d'Orgaz", pour l'église de Santo Tomé. Son art prit alors toute sa mesure, avec des distorsions figuratives et des espaces vides caractéristiques.

Les dernières œuvres semblent témoigner d'une volonté de l'artiste d'aller vers une plus grande simplification, au service d'une exaltation quasi mystique. La figuration y est abrégée, voire réduite à l'essentiel nécessaire à l'identification.

El Greco mourut à Tolède en 1614.



*Carte maximum de 1961 avec le timbre n° 1014
L'enterrement du comte d'Orgaz, œuvre d'El Greco.*



1982, P.A. n° 300
St. André & St. François



1970, n° 1657
L'adoration des bergers
Œuvres d'El Greco



1982, P.A. n° 301
St. Thomas

Parmi les autres grands peintres du XVI^e siècle, deux noms doivent encore être cités :

- Luis de Morales (env. 1510-1586), surnommé “El Divino”, par le choix exclusivement religieux de ses thèmes et par la piété de son inspiration. Ses personnages étirés et anguleux reflètent l’influence des maîtres flamands, et montrent une certaine analogie avec les figures du Greco.

Il travailla pratiquement toute sa vie à Badajoz, près de la frontière portugaise, ce qui explique que son style est très éloigné des grands courants religieux et artistiques qui reagnaient dans les grandes villes andalouses comme Séville.

Ses sujets étaient de préférence la Vierge à l’Enfant, la Pietà et l’Ecce Homo. Il employait surtout des teintes foncées et brunes, en accentuant les détails réalistes comme les larmes ou les gouttes de sang.



St. Etienne



1970, n°s 1612, 1613, 1617 & 1620
L'Annonciation
Œuvres de Luis de Morales



St. Jérôme



Pietà

- Juan de Juanes (env. 1515-1579), de son vrai nom Juan Maçip. Il travailla avec son père à la décoration d’églises dans la région de Valence. Après un voyage en Italie, où il assimila les techniques de la renaissance et où il fit la connaissance de l’œuvre de Raphael, il devint le principal peintre de la renaissance de la région de Valence. Ses œuvres sont surtout d’inspiration religieuse, bien que l’on connaisse quelques paysages et quelques portraits de sa main.

Sa peinture est d’une grande sensibilité. Bien que techniquement moins précis que son père, il préférait l’effet “sfumato” dans ses compositions. Il employait des tons clairs et lumineux.



La Sainte Famille



*1979, n°s 2184, 2187 & 2185
La Cène
Œuvres de Juan de Juanes*



Ecce Homo

La sculpture

Le nom du sculpteur qui domine le XVI^e siècle est Alonso Berruguete (1488-1561). Il apprit son art en Italie, où il eut Michelangelo comme maître. C'est à Valladolid qu'il réalisa ses œuvres majeures : se basant sur une grande connaissance de l'anatomie et sur une virtuosité inégalée, il introduisit dans la sculpture la passion, le pathos, la force et parfois la brutalité.



1962, n°s 1103/1108

Les timbres représentent quelques-unes des 30 sculptures en bois polychromé, faisant partie du retable de San Benito à Valladolid, œuvre d'Alonso Berruguete

Le deuxième nom à mentionner est Juan de Juni (1507-1577). D'origine française, il travailla d'abord à León, puis à Valladolid, où il fut avec Alonso Berruguete le fondateur de l'école de Valladolid, célèbre pour son pathétisme expressif.



*1978, n°s 2105/2107
La mise au tombeau du Christ,
œuvre de Juan de Juni*

La littérature

La littérature espagnole du XVI^e siècle est assez méconnue. C'est un siècle de transition entre la littérature médiévale et le commencement de la renaissance littéraire en Espagne.

Un des auteurs les plus importants du siècle est Fernando de Rojas (env.1470-1541). Il est avant tout célèbre comme l'auteur de "La Celestina", une des œuvres majeures de la littérature espagnole. "La Celestina" forme une véritable transition entre le moyen âge et la renaissance, et est à la base de la nouvelle et du théâtre modernes.



1998, n° 3113

"La Celestina", de Fernando de Rojas

Un livre qu'il faut absolument mentionner parce qu'il constitue un tournant de la littérature espagnole, est "Lazarillo de Tormes".

"La vida de Lazarillo de Tormes y de sus fortunas y adversidades" est un récit publié vers 1553. L'identité de l'auteur reste inconnue et controversée. Ce récit est considéré comme le premier roman picaresque espagnol. C'est la narration à la première personne de la vie d'un jeune homme, Lázaro de Tormes, dans la première moitié du XVI^e siècle. L'auteur, qui jette un regard ironique et impitoyable sur l'hypocrisie du clergé et de l'aristocratie, a certainement choisi l'anonymat pour échapper aux tribunaux et à l'inquisition.



1997, n° 3061

"Lazarillo de Tormes"

Le XVII^e siècle

Le XVII^e siècle présente deux visages complètement différents : d'un côté, c'est un siècle de décadence, avec des problèmes économiques et financiers, le déclin de l'autorité royale et la chute du prestige de l'Espagne sur la scène internationale. De l'autre côté, c'est l'opulence dans les domaines artistiques : aussi bien en littérature qu'en peinture, les noms les plus illustres font de cette époque le siècle d'or de l'art espagnol.

Philippe III

Il est né le 14 avril 1578, fils de Philippe II et d'Anne de Habsbourg, la quatrième épouse du roi. Il monta sur le trône en 1598, à la mort de son père. Vertueux, bonasse, pas très intelligent et faible de caractère, il se désintéressa complètement des affaires de l'état, ne s'occupant que de danse, de poésie et de chasse.



1979, n° 2200



2001, n° 3386M

Philippe III

Il laissa les affaires de l'état entièrement entre les mains de son favori, Francisco Gómez de Sandoval y Rojas, duc de Lerma (1552-1625). Vaniteux, sans vision politique, la corruption régnait en maître pendant son ministère : les titres et les charges s'achetaient plus qu'ils ne se méritaient.

Philippe III, sous l'emprise de son épouse qui supportait mal l'influence exercée par le duc de Lerma, renvoya celui-ci en 1618, mais son successeur ne fut personne d'autre que Cristóbal de Sandoval, duc d'Uceda (1581-1624), le propre fils du duc de Lerma, et rien ne changea. En compensation de son renvoi, le duc de Lerma se fit nommer... cardinal.



1962, n° 1102



Nicaragua, 1978, n° PA904

Francisco Gómez de Sandoval y Rojas, duc de Lerma

Le règne de Philippe III fut une période sans grandes guerres : les conflits avec les Pays-Bas, l'Angleterre et la France furent mis en veilleuse, surtout par manque d'argent.

Le roi se maria en 1599 avec Marguerite d'Autriche (1584-1611). Le couple eut huit enfants, dont Anne (1601-1666), l'aînée, fut donnée en mariage à Louis XIII, le jeune roi de France, pour sceller la nouvelle paix entre les deux pays, après la mort du roi de France Henri IV.



*Cuba, 1973, n° 1692
Marguerite d'Autriche, épouse de Philippe III*

Philippe III mourut le 31 mars 1621. Son fils aîné, Philippe, né le 8 avril 1605, lui succéda sous le nom de Philippe IV.

Philippe IV

L'histoire l'a retenu comme un médiocre souverain, mais comme un grand mécène.

Tout comme le duc de Lerma fut le favori de son père, c'est Gaspar de Guzmán, comte-duc d'Olivares (1587-1645), qui fut le favori du roi de 1621 à 1643. Ministre tout-puissant, c'est lui qui domina la politique espagnole, aussi bien nationale qu'internationale, pendant 22 ans.



1979, n° 2201

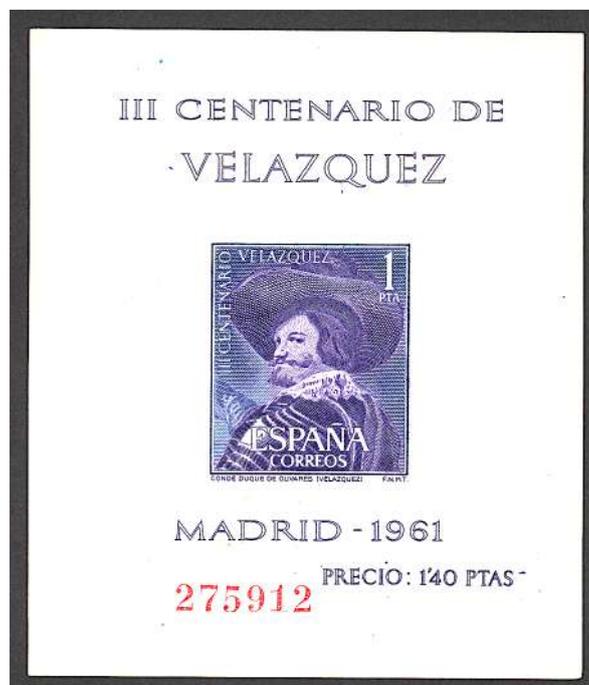


Dominique, 1992, n° 1366

Philippe IV



*2002, n° 3481
Caricature de Philippe IV et Olivares*



*1961, bloc 22
Gaspar de Guzmán, comte-duc d'Olivares*

Sur le plan international, on vit les vieilles querelles avec le Portugal, les Pays-Bas, la France et l'Angleterre se rallumer.

Philippe IV était non seulement roi d'Espagne, mais également de Portugal, mais ce pays gardait une large indépendance juridique, économique et sociale.

Olivares, à court d'argent, décida alors d'un plan pour unifier la monarchie des Habsbourg, suivant en cela l'exemple de centralisation opérée par Richelieu en France. Voyant définitivement menacée la séparation politique et administrative de l'état portugais garantie en 1580, et oubliés les compromis d'union seulement personnelle des différentes couronnes des Habsbourg avec celle du Portugal, qui gardait toujours son indépendance, ses privilèges, sa justice, sa monnaie, son empire fermé, et même parfois ses ambassadeurs particuliers, la noblesse portugaise décida de détrôner le roi Philippe IV.

Le 1^{er} décembre 1640, João II de Bragança accepta la couronne portugaise, et permit la révolution aristocratique qui déposa au Portugal sans coup férir le roi Philippe IV. Il prit le nom de João IV.



*Portugal, 2004, n^{os} 2744/2745
Le roi João IV de Portugal*

La guerre avec les Pays-Bas reprit en 1621, après une trêve de douze ans. Les succès initiaux furent pour les Espagnols, avec la prise de Breda en juin 1625 par le général Ambrogio Spinola.



*Carte maximum de 1963 avec le timbre n° 929 de 1959
La reddition de Breda en 1625 (Velázquez)*

Mais les Hollandais reprirent rapidement le dessus, surtout grâce aux victoires navales remportées par les amiraux Piet Hein et Maarten Tromp, et l'Espagne dut enfin reconnaître l'indépendance des Pays-Bas en 1648, avec la signature du traité de Westphalie.



*Allemagne, 1998, n° 1811
Le traité de Westphalie, 1648*



Pays-Bas, 1998, n° 1623

Avec l'Angleterre également, le conflit se ralluma, surtout de 1654 à 1660, du temps d'Oliver Cromwell en Angleterre. Ici aussi, ce furent surtout des défaites navales pour l'Espagne. La guerre fut close en 1660, à la restauration des Stuart, mais l'Espagne avait cessé d'être une grande puissance maritime.

Avec la France de Louis XIII et de Richelieu, la guerre reprit en 1635. La France poussa ses efforts surtout en Catalogne, et l'Espagne subit une très lourde défaite à Rocroi en 1643. Il fallut attendre le traité des Pyrénées, signé en 1659 après 24 ans de guerre, pour retrouver la paix entre les deux pays. Par ce traité, l'Espagne perdait entre autres définitivement l'Artois et le Roussillon. Pour sceller la paix, le traité prévoyait le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne Marie-Thérèse d'Autriche, fille aînée du roi Philippe IV. Le traité consacrait la prépondérance de la France en Europe au détriment de l'Espagne.



1959, n° 938



France, 1959, n° 1223

Le traité des Pyrénées, 1659

En politique intérieure, Olivares eut à faire face à une grave crise économique et financière. Il essaya de combattre la corruption et d'améliorer les finances en levant de nouveaux impôts, tout en cherchant à les répartir de façon plus équitable. Mais il se heurta toujours à la noblesse, qui défendit ses privilèges avec hargne, et Olivares n'obtint aucun résultat tangible.

Afin d'augmenter l'efficacité de l'administration, il essaya d'unifier et de centraliser les différentes parties de l'Espagne au profit de la Castille, mais il se heurta partout, surtout en Catalogne, à la résistance acharnée et souvent armée des régions.

Finalement, Olivares avait perdu tout crédit à la cour, et il dut s'exiler en 1643. Il fut remplacé par son neveu, Luis de Haro, mais celui-ci fut nettement moins influent que son oncle.

Nous avons déjà vu qu'après les traités de Westphalie (1648) et des Pyrénées (1659) l'Espagne avait cessé de jouer un rôle primordial en Europe au profit de la France.

Philippe IV s'éteignit le 17 septembre 1665 à Madrid. Il avait été marié d'abord à Elisabeth de Bourbon (1602-1644), la fille du roi de France Henri IV, puis à Marie-Anne d'Autriche (1635-1696), fille de l'empereur Ferdinand III.

Il eut huit enfants de la première union, dont Marie-Thérèse, qui épousa le roi de France Louis XIV, et cinq enfants du deuxième mariage, dont Charles, qui lui succéda.

Charles II

L'état physique et psychique de ce roi, né le 6 novembre 1661, était lamentable, suite aux mariages consanguins successifs contractés par ses ascendants royaux. C'est sa mère qui occupa la régence jusqu'en 1675, ensuite il fut gouverné par son frère naturel et par son épouse, ainsi que par ses ministres.

Etant stérile, avec lui s'éteignit la branche espagnole de la maison de Habsbourg. Sa vie peut se résumer en une phrase : l'attente de sa mort. Toute l'Europe, surtout la France et l'Autriche, plaçait ses pions pour prendre la succession. Il s'éteignit le 1^{er} novembre 1700 : c'était le début de la guerre de Succession d'Espagne.



1979, n° 2202



2002, n° 3484

Charles II

Le siècle d'or espagnol

Alors que c'est le mot décadence qui résume le mieux l'économie, les finances, la politique intérieure et les relations internationales de l'Espagne au XVII^e siècle, paradoxalement ce siècle signifia l'apogée de la culture et des arts espagnols.

La littérature

Le nom qui domine de très haut la littérature espagnole et même européenne au début du XVII^e siècle est celui de Miguel de Cervantes Saavedra (1547-1616).

Il reçut une éducation libérale, et fit des études brillantes, mais il préféra s'engager comme soldat, s'embarqua sur la flotte commandée par Don Juan d'Autriche et assista à la bataille navale de Lépante (1571), où il perdit l'usage de la main gauche.

En 1575, il fut capturé par des pirates barbaresques, et ne fut racheté que cinq ans plus tard, après une captivité très éprouvante à Alger.

Rentré en Espagne, il essaya plusieurs professions pour survivre, et il fut même emprisonné pour dettes, mais finalement, son ancienne passion pour la littérature prit le dessus. Il écrivit d'abord une pastorale en vers, "La Galatea" (1584), puis une vingtaine de pièces de théâtre sans grande importance, tout en vivant de sa charge de commissaire aux vivres de l'Armada Invincible.

Mais en 1604, il fit paraître la première partie d'un ouvrage qui allait le rendre immortel : "El Ingenioso Hidalgo Don Quijote de la Mancha". Ce fut un prodigieux succès, et cependant la deuxième partie ne vit le jour que dix ans plus tard, en 1614, pour contrer une imposture d'Avellaneda qui fut publiée quelque temps auparavant.

À la fin de sa vie, il écrivit encore "Los Trabajos de Persiles y Sigismunda" et "Novelas Ejemplares", mais il reste avant tout le créateur de Don Quijote, parodie des romans de chevalerie où la folle imagination du héros se heurte sans cesse au gros bon sens de son valet Sancho Panza.



1916, timbres de service n^{os} 14/15 & 18/19
Miguel de Cervantes



2002, n^o 3480
Caricature de Don Quijote de la Mancha



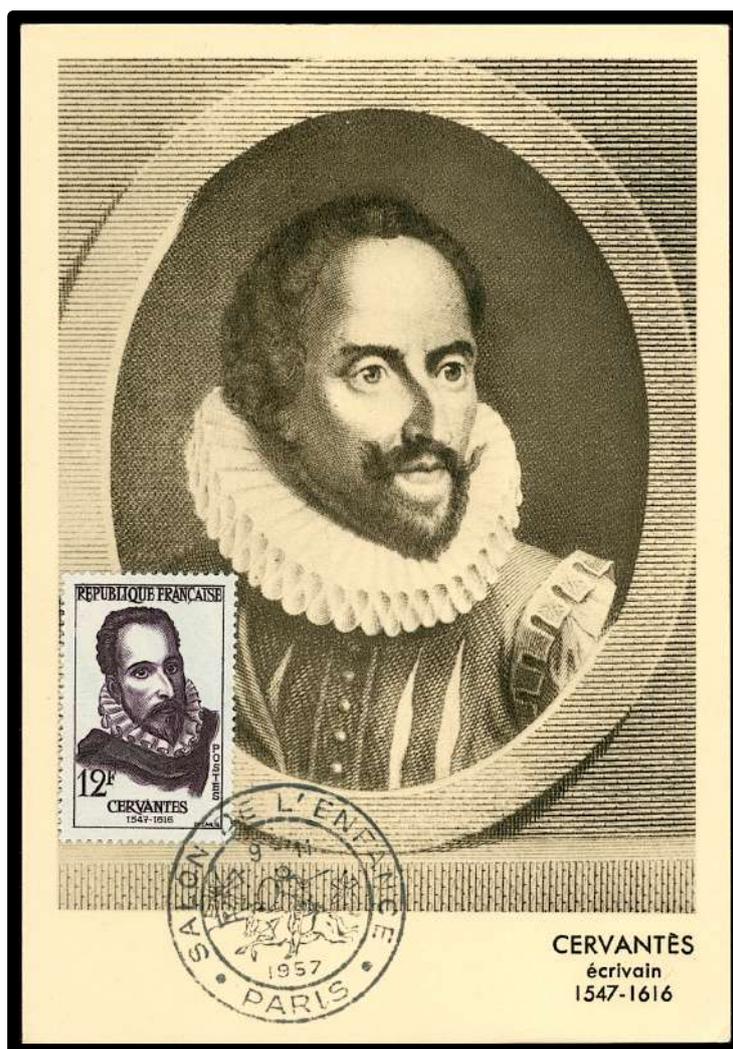
1961, n° 1066
Statue de Don Quijote
à Madrid



1972, n° 1730
Première édition
de Don Quijote



1983, n° 2319
Cervantes et Don Quijote



Carte maximum représentant Miguel de Cervantes. Timbre de France n° 1134 de 1957

Outre Cervantes, les deux noms les plus célèbres sont Félix Lope de Vega et Pedro Calderón de la Barca.

Félix Lope de Vega (1562-1635), poète et dramaturge, est l'auteur le plus prolifique de la littérature espagnole. Il fut le véritable fondateur du théâtre classique espagnol. Sa vie mouvementée, allant d'aventures et d'amours jusqu'à la prêtrise, se reflète dans ses œuvres. Il est l'auteur de plus de 1800 pièces profanes et de plus de 400 drames religieux. Il a abordé tous les sujets : la religion, la mythologie, l'histoire, les moeurs, l'honneur, l'amour.



1935, n°s 535/536



2001, n° 3386L

Félix Lope de Vega

Pedro Calderón de la Barca (1600-1681) fut d'abord le dramaturge favori de la cour et du roi Philippe IV, écrivant pour eux d'innombrables pièces de théâtre. Ordonné prêtre en 1651, ses œuvres devinrent beaucoup plus sérieuses et même religieuses. Sa pièce la plus célèbre, encore jouée actuellement, est "La vida es sueño" (1635).



1951, n° 821



1982, n° 2276

Pedro Calderón de la Barca

Il faut encore mentionner deux ennemis irréductibles :

- Francisco de Quevedo y Villegas (1580-1645). Il chercha les faveurs royales, mais il connut la disgrâce, avec des passages obligés en prison et dans un monastère. Auteur baroque, il écrivit des contes satiriques et des poésies, où l'humour noir voisine avec le pessimisme et la misanthropie.
- Luis de Góngora y Argote (1561-1627). Poète, il affectionna une recherche particulière du style. On appelle cultisme ou cultéranisme, et parfois même gongorisme son style extrêmement foisonnant, comme celui de ses imitateurs. Ce style lui valut une longue inimitié avec son grand rival Quevedo.



1945, n° 743



1981, n° 2248

Francisco de Quevedo y Villegas



2020, n° 5177



1961, n°s 1042/1043
Luis de Góngora y Argote



2002, n° 3482
Caricature de la rivalité entre Quevedo et Góngora

Même en se limitant aux plus importants, l'on ne peut pas passer sous silence les auteurs suivants :

- Juan Ruiz de Alarcón y Mendoza (1581-1639). Dramaturge, une vingtaine de comédies ont été conservées. Il y dénonçait la morale hypocrite d'une façon satirique. La "comédie de caractères" constitue le principal apport de Ruiz de Alarcón à l'écriture théâtrale, car à travers elle se projettent les aspects psychologiques des personnages.
- Baltasar Gracián y Morales (1601-1658). Jésuite, écrivain et philosophe, son œuvre majeure est "El Criticón", en trois parties. C'est un long roman allégorique où il développe une vision satirique de la société, qui transparaît dans le long pèlerinage que font les principaux personnages. Il est l'auteur du conceptisme, style caractérisé par la recherche d'un raffinement dans le jeu des idées.
- Tirso de Molina (1579-1648). Il écrivit environ 300 comédies de mœurs, d'intrigue, et de caractères, aussi bien morales que religieuses. Il est célèbre pour avoir écrit la première pièce de théâtre sur le personnage mythique de Don Juan, avant Molière : "El Burlador de Sevilla".



1950, n° 801
Juan Ruiz de Alarcón



2001, n° 3378
Baltasar Gracián



1953, n° 834
Tirso de Molina

La peinture

Tout comme pour la littérature, le XVII^e siècle est sans conteste le siècle d'or de la peinture espagnole. Tout comme le nom de Cervantes domine la littérature de l'époque, celui de Velázquez domine la peinture.

Diego de Velázquez (1599-1660). De Séville, il partit en 1622 pour Madrid, où il fut remarqué par le comte-duc d'Olivares, le favori du roi Philippe IV. Il devint rapidement le peintre officiel de la cour et de la famille royale. Il fit cependant deux voyages en Italie qui influencèrent fortement son style.

Son style, tout en restant très personnel, s'inscrit résolument dans le courant baroque de cette période. Outre de nombreuses peintures à valeur historique ou culturelle, Velázquez est l'auteur d'une profusion de portraits représentant la famille royale espagnole, d'autres grands personnages européens comme le pape, ou même des gens du commun. De l'avis général, son talent artistique a atteint son sommet en 1656 avec la réalisation de "Las Meninas", son principal chef-d'œuvre.

III CENTENARIO DE
VELAZQUEZ



MADRID - 1961

PRECIO: 1'10 PTAS

242689

1961, bloc 21
Buste de Velázquez



2010, bloc 181
Las Meninas



1999, n°s 3242/3243

Le bouffon de Don Sebastián de Morra



Sibylle



2002, n° 3483

Caricature de Velázquez

Trois noms sont régulièrement attachés à celui de Velázquez, lorsqu'il s'agit de nommer les grands peintres espagnols du XVII^e siècle : Murillo, Zurbarán et Ribera.

- Bartolomé Esteban Murillo (1617-1682). Il fit son apprentissage chez Juan del Castillo, un artiste italianisant, et chez Pedro de Moya, un élève de Van Dyck, qui l'initia à la peinture flamande. Il travailla surtout à Séville, où il fonda et présida l'Académie des Beaux-arts. Il fut un des précurseurs du réalisme espagnol.



1960, n° 960
Autoportrait



1970, n° 1658
L'adoration des bergers



1960, n° 963
Le mangeur de pastèque

- Francisco de Zurbarán (1598-1664). Lui aussi travailla surtout à Séville, y trouvant ses commanditaires dans les familles nobles de mécènes andalous et dans les grands couvents de la région. À ses débuts, il était un adepte du ténébrisme, mais, sous l'influence de Velázquez, ses ciels devinrent plus clairs et ses tons moins contrastés.



1962, n° 1087
Autoportrait



1964, n° 1294
La Nativité



1962, n° 1088
Saint Jérôme

- Jusepe de Ribera (1591-1652), qui travailla surtout en Italie. Au début, ses œuvres faisaient preuve d'un naturalisme baroque dramatique, en teintes très sombres, mais avec de grands contrastes entre l'ombre et la lumière. Plus tard, il commença à employer des teintes plus claires et choisit de plus en plus des sujets profanes.



1963, n° 1165
Portrait



2001, n° 3392
L'adoration des bergers



1963, n° 1161
Archimède

La liste des grands peintres de ce siècle est inépuisable. Nous nous limiterons à y ajouter encore deux noms : Cano et Ribalta.

- Alonso Cano (1601-1667) était peintre, architecte et sculpteur. Poussé par le comte-duc d'Olivares, il devint l'architecte et le peintre du roi Philippe IV. Son style fut très influencé par les grands maîtres vénitiens. Il était d'humeur très impétueuse et passionnée, mais à la fin de sa vie il chercha la retraite dans un couvent de Grenade.



1969, n° 1564
Portrait par Velázquez



1969, n° 1565
La Sainte Famille



1969, n° 1570
La vision de Saint Jean

- Francisco Ribalta (1565-1628), qui fut un des premiers adeptes du ténébrisme en Espagne. Son style est marqué par un grand réalisme et par l'emploi très étudié de la lumière et de l'ombre pour souligner les volumes.



1960, n° 974
St. Jean de Ribera



2005, n° 3791
L'adoration des rois mages

Et pourquoi ne pas terminer avec le Flamand Pierre-Paul Rubens (1577-1640), qui séjourna plusieurs fois à Madrid, et qui reçut des commandes du duc de Lerma, d'Olivares et du roi Philippe IV. Il fut le maître incontesté en Europe de la peinture baroque.



*1978, n°s 2108/2110
Pierre-Paul Rubens*

Le XVIII^e siècle

La Guerre de Succession d'Espagne (1700-1713)

Le roi Charles II, débile et malade, avait désigné comme successeur Philippe, duc d'Anjou, le petit-fils du roi de France Louis XIV. Cependant, à la mort du roi d'Espagne le 1^{er} novembre 1700, deux familles se firent face : les Bourbon, avec Philippe d'Anjou, qui se fit nommer roi sous le nom de Philippe V, et les Habsbourg, avec Charles, le fils de Léopold I^{er}, empereur du Saint Empire et archiduc d'Autriche. Charles deviendra plus tard l'empereur Charles VI.



1978, n° 2139



Autriche, 1908, n° 101

Les deux prétendants au trône d'Espagne : Philippe d'Anjou, qui sera le roi Philippe V, et Charles de Habsbourg, futur empereur Charles VI

Rapidement, deux coalitions allaient s'opposer pendant plus de dix ans : d'un côté la France, l'Espagne et la Bavière, de l'autre côté, le Saint Empire et l'Autriche (qui avaient le même souverain), la Grande-Bretagne et les Provinces-Unies (Pays-Bas). Ces deux dernières nations, soucieuses de maintenir l'équilibre en Europe, voulaient à tout prix éviter de concéder l'hégémonie européenne à un axe Paris-Madrid.

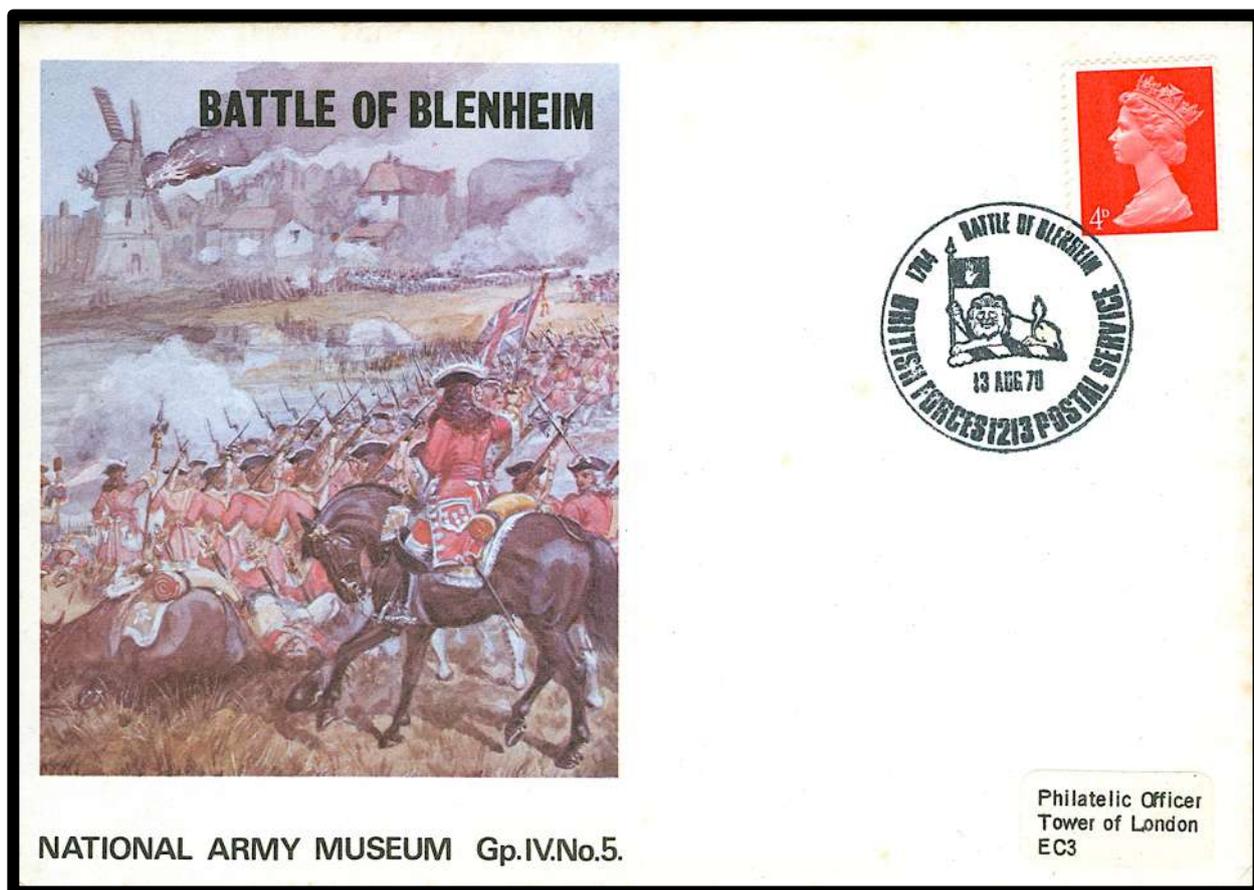
La victoire et l'avantage sur le terrain changea souvent de camp. La coalition européenne pouvait cependant compter sur deux grands chefs militaires : pour l'Angleterre le duc de Marlborough (1650-1722), pour les Habsbourg le prince Eugène de Savoie (1663-1736). Grâce à leurs talents militaires, ils remportèrent plusieurs victoires sur la France, comme à Blenheim, en Bavière (1704), Audenarde (1708) et Malplaquet (1709).



Luxembourg, 1986, n° 1097
Duc de Marlborough



Autriche, 2010, n° 2682
Prince Eugène de Savoie



Grande-Bretagne, enveloppe avec l'illustration et l'oblitération commémorant la bataille de Blenheim (1704)

Finalement, après dix années de guerres incessantes, toute l'Europe était épuisée. En France, les caisses de l'état étaient vides, et Louis XIV, qui mourut un peu plus tard, en 1715, allait laisser à ses successeurs des finances catastrophiques. En Angleterre, le pacifisme progressait : toute l'Europe aspirait à la paix. Cette paix allait être signée en 1713 avec les traités d'Utrecht.

Par ces traités, Philippe V était reconnu roi d'Espagne, mais il devait renoncer à toute prétention pour lui et ses descendants à la couronne de France. L'Espagne renonçait définitivement aux Pays-Bas du Sud qui passaient à l'Autriche, et perdait ses possessions en Italie. La Grande-Bretagne recevait Gibraltar et augmentait ses possessions coloniales en recevant l'Acadie, la baie d'Hudson et Terre-Neuve de la France.

La paix était assurée, mais l'échiquier politique européen était complètement changé:

- L'Espagne devenait définitivement une puissance secondaire en Europe.
- La Grande-Bretagne commençait à s'affirmer comme la première puissance coloniale.
- La France avait sauvé la face, mais le pays était économiquement et financièrement très durement touché.
- L'Autriche assurait son rôle prépondérant en Europe pour un siècle.
- Les Pays-Bas voyaient s'entamer leur déclin politique et commercial.

Philippe V et Louis I^{er}

Philippe V est né le 19 décembre 1683. Fils du "Grand Dauphin" et petit-fils de Louis XIV, il monta sur le trône d'Espagne en 1700, bien qu'il dut attendre les traités d'Utrecht de 1713, qui mettaient fin à la guerre de Succession d'Espagne, pour être reconnu comme roi légitime par tous les pays.



2001, n° 3485

Caricature de Philippe V, dont le trône est "préparé" par Louis XIV

Il était marié à Marie-Louise de Savoie (1688-1714), dont il eut quatre fils, dont deux furent plus tard roi d'Espagne : Louis et Ferdinand. À la mort de sa première épouse, il prit l'Italien Giulio Alberoni (1664-1752) comme favori. C'est par l'entremise d'Alberoni qu'il épousa en 1714 Elisabeth Farnese (1692-1766). Ils eurent sept enfants, dont l'aîné, Charles, devint également plus tard roi d'Espagne. En guise de remerciement, Alberoni fut nommé cardinal, Grand d'Espagne et premier ministre, mais il dut quitter le pays après des revers militaires en Italie.

Pratiquement tout le règne de Philippe V peut se résumer en quelques lignes : une suite ininterrompue d'alliances nouées et aussitôt rompues, de "Pactes de Famille", de fiançailles (pas toujours suivies de mariage) pour confirmer ces alliances ; le bonheur du peuple et la prospérité de l'état n'étaient que des considérations accessoires.

Il essaya de faire de l'Espagne un état absolutiste et centralisateur, avec comme point culminant l'abolition du régime d'autonomie des pays de la couronne d'Aragon, en punition de leur "mauvais" choix entre les deux prétendants. Mais il ne possédait pas une forte personnalité, et il fut le jouet de ses ministres et de ses courtisans, mais aussi de sa deuxième épouse, Elisabeth Farnese.

Celle-ci essaya - et réussit - par une politique intense de mariages, à réviser les traités d'Utrecht et à récupérer les territoires perdus en Italie (Parme, la Toscane, Naples, la Sicile). Elle ne parvint cependant pas à se faire restituer Gibraltar.

Pour la première fois, sous Philippe V, on peut parler d'Espagne, et non plus d'une juxtaposition de royaumes. Philippe V n'est plus les roi des Espagnes, mais le roi d'Espagne. La société n'a cependant pas beaucoup évolué : elle reste dominée par les ordres privilégiés : la noblesse et le clergé.

Neurasthénique, Philippe V abdiqua en janvier 1724 en faveur de son fils aîné Louis, qui devint roi sous le nom de Louis I^{er}. Mais ce nouveau jeune roi décéda déjà le 31 août de la même année, et Philippe V redevint roi, jusqu'à sa propre mort le 9 juillet 1746.



1978, n° 2139

Louis I^{er}, roi en 1724

Ferdinand VI

Ferdinand VI, fils et successeur de Philippe V, est né en 1713. Il occupa le trône d'Espagne de 1746 jusqu'à sa mort en 1759.

Il n'a pas laissé une grande place dans l'histoire. Sous son règne, l'Espagne n'entreprend aucune guerre, se consacrant uniquement à refaire ses forces à l'intérieur et en Amérique. Tout aussi neurasthénique que son père, il tomba dans un état de prostration à la mort de son épouse en 1758, et décéda apathique et déprimé un an plus tard. Il n'avait pas d'enfants.



1978, n° 2141



2002, n° 3486

Ferdinand VI

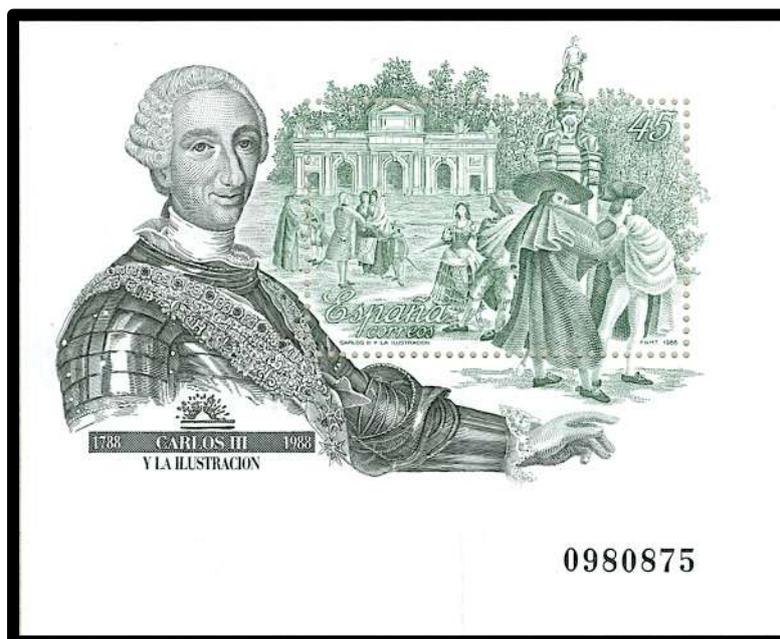
Charles III

Charles III, le demi-frère de Ferdinand VI, était le fils de Philippe V et de sa deuxième épouse, Elisabeth Farnese. Il était né en 1716. Suite à la politique de mariages de sa mère, il devint duc de Parme et de Plaisance en 1731, mais après la conquête de Naples et de la Sicile par les armées espagnoles en 1734, il renonça au duché de Parme et devint en 1734 roi de Naples, puis en 1735 roi des Deux-Siciles.

Pendant la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748), où la France et l'Espagne s'opposaient à l'Autriche et à la Grande-Bretagne, il fut forcé par sa mère à entrer en guerre aux côtés de l'Espagne, et sa victoire sur les Autrichiens en 1744 lui assura la possession définitive des Deux-Siciles.

Libéré des ingérences de sa mère en 1746, à la mort de son père, il put enfin se consacrer à sa tâche de roi en Italie méridionale. Il fut un roi aimé et soucieux du bien-être de ses sujets. Attachant beaucoup d'importance à la culture, il fit construire le palais royal de Caserte et le théâtre San Carlo à Naples. Il encouragea les fouilles de Pompei, et créa le musée archéologique de Naples.

En occupant en 1759, à la mort de son demi-frère Ferdinand VI, le trône d'Espagne, il laissa le royaume des Deux-Siciles à son fils Ferdinand.



1988, bloc 39

Charles III

En politique intérieure, sans être un génie politique, il s'élève nettement au-dessus du niveau de ses prédécesseurs et de ses successeurs. Comparé à eux, Charles III n'a aucun mal à faire figure de souverain exemplaire. Il avait un remarquable sens de la mesure et des responsabilités, il suivait de près les affaires politiques, et était très conscient de ses devoirs, mais aussi de ses prérogatives. Il était le type même du monarque absolu, du despote éclairé dans le Siècle des Lumières.

Il modernisa le pays, réorganisa l'instruction et la justice, s'efforça d'améliorer l'efficacité de l'économie, surtout de l'agriculture, mit en œuvre de nombreux travaux publics, et réforma la fiscalité.



1977, n° 2041



1978, n° 2142
Charles III



2002, n° 3487

Charles III promulgue en 1768 les “Ordonnances royales”, qui réalisent une refonte complète de l'armée, la rendant plus efficace et plus professionnelle, mettant l'accent sur le mérite personnel plutôt que sur le titre de noblesse ou de religion.



2019, n° 5029

250^e anniversaire des “Ordonnances royales de 1768” promulguées par Charles III

Il fut secondé par des ministres capables et dévoués, qui partageaient avec le roi ses vues de despote éclairé.

Il y eut d'abord de 1759 à 1766 le marquis d'Esquilache (env.1708-1785), qui fut renvoyé en 1766 parce que le peuple s'était soulevé contre ses réformes trop énergiques.

Il fut remplacé par le comte d'Aranda (1718-1798), qui présida le conseil de 1766 à 1773. Contrairement à son prédécesseur, il réussit la difficile mission de consolider l'autorité royale sans trop exciter les passions populaires.

C'est sous son ministère qu'eut lieu en 1767 l'expulsion des jésuites. Ceux-ci étaient considérés comme les instigateurs des troubles de l'année précédente, et Charles III supprima l'ordre des jésuites en Espagne, parce qu'ils étaient ouvertement opposés aux réformes royales.

Pedro Rodríguez de Campomanes (1723-1802) fut également un personnage important du règne de Charles III. Il s'efforça de relever le commerce et l'industrie de l'Espagne, mais il tomba en disgrâce en 1788.



2002, n° 3488
Caricature de la mutinerie
d'Esquilache (1766)



1998, n° 3112
Le comte d'Aranda



1992, n° 2762
Pedro Rodríguez de Campomanes

Il faut également encore mentionner le comte de Floridablanca (1728-1808) qui fut secrétaire d'Etat (l'équivalent de premier ministre) à partir de 1777.



Panama, 1967, n° 460
Le comte de Floridablanca

Dans les relations avec les autres puissances, Charles III fut moins heureux. Impliqué aux côtés de la France dans la phase finale de la Guerre de Sept Ans (1756-1763), l'Espagne subit de lourdes pertes, et dut céder la Floride au traité de Paris de 1763. L'Espagne reçut en contrepartie la Louisiane.

Dans l'empire colonial, l'Espagne craignait à juste titre que ses colonies d'Amérique seraient tentées de vouloir suivre l'exemple des États-Unis, qui avaient déclaré leur indépendance en 1776 et avaient gagné la guerre contre l'Angleterre. Charles III eut la chance de pouvoir compter sur quelques vice-rois et capitaines-généraux de grande qualité, certainement parmi les meilleurs que les colonies avaient eus depuis le XVI^e siècle.

Il faut surtout nommer Bernardo de Gálvez (1746-1786), qui fut d'abord gouverneur, puis vice-roi d'Espagne dans les territoires espagnols des États-Unis actuels (1777-1786). Il y combattit avec succès les Anglais, et sa grande victoire à Pensacola en 1781 fut à la base du fait que l'Espagne récupéra en 1783, au traité de Paris, la Floride qu'elle avait perdue en 1763.



1976, n° 1969
Bernardo de Gálvez



1976, n° 1971
La bataille de Pensacola (1781)

Tout aussi efficace fut Manuel de Amat y Junient (1707-1782). Il fut d'abord gouverneur du Chili de 1755 à 1761, ensuite vice-roi du Pérou de 1761 à 1776. Il améliora l'infrastructure en faisant exécuter des grands travaux publics (routes, canaux, fortifications), et se montra soucieux de la qualité de la vie des autochtones.

Du même niveau furent Ambrosio O'Higgins (1720-1801), gouverneur du Chili de 1788 à 1796, et vice-roi du Pérou de 1796 à 1801, et Juan Vicente de Güemes, comte de Revillagigedo (1740-1799), qui fut un excellent vice-roi de la Nouvelle-Espagne de 1789 à 1794.



1966, n° 1411
Manuel de Amat y Junient



1969, n° 1598
Ambrosio O'Higgins



Mexique, 1960, P.A. n° 218
Le comte de Revillagigedo

Un nom incontournable dans l'histoire coloniale espagnole de l'époque est celui de Junípero Serra (1713-1784). Il travailla à partir de 1749 comme missionnaire franciscain au Mexique, et accompagna ensuite les expéditions espagnoles vers le nord, créant des postes de missions tout le long de la Californie, de San Diego, dont il fut le fondateur, jusque Sonoma, au nord de San Francisco. Il fit de Monterey son quartier général, d'où il supervisa la christianisation de la Californie.



1963, n° 1199



1984, n° 2393



Vatican, 1992, n° 923



États-Unis, 1985, n° PA110
Junípero Serra

L'art au XVIII^e siècle

Le XVIII^e siècle n'eut dans aucun domaine le rayonnement du siècle précédent. Malgré cela, il faut souligner que les rois espagnols de l'époque, même s'il n'étaient que des souverains plutôt médiocres, restaient des grands mécènes.

C'est surtout en architecture que le siècle brilla : Ventura Rodríguez (1717-1785) fut l'architecte de la cour jusqu'à la mort de Ferdinand VI en 1759. Il façonna le Madrid du XVIII^e siècle. Son œuvre principale est l'église de San Marcos. Puis vint Juan de Villanueva (1739-1811), qui fut l'architecte royal de Charles III et IV. Il est surtout célèbre en tant qu'architecte du musée du Prado de Madrid. Après ces deux architectes espagnols, la faveur royale alla plutôt à des étrangers, dont le plus célèbre fut Francesco Sabatini (1722-1797). On lui doit une partie du palais royal de Madrid, l'hôtel royal des Douanes et la Porte d'Alcalá.



1973, nr. 1773
Ventura Rodríguez
Fontaine d'Apollon



1973, n° 1772
Juan de Villanueva
Le musée du Prado



1961, n° 1065
Porte d'Alcalá



1976, n° 1973
Hôtel royal des Douanes
Œuvres de Francesco Sabatini

En sculpture, le nom le plus prestigieux est Francisco Salzillo y Alcaraz (1707-1783). Il fut un sculpteur baroque, célèbre pour ses œuvres en bois polychromé, d'un extrême réalisme et d'une énorme expressivité.



1983, n° 2322
Francisco Salzillo



1967, n° 1497
"Nativité", de Salzillo

La fin de l'Ancien Régime (1788-1833)

Charles IV

Charles IV est né en 1748. Il accéda au trône d'Espagne en 1788, à la mort de son père Charles III, dont il était le deuxième fils. Son frère aîné Philippe avait été exclu de la succession pour débilité mentale.

Au début, il continua sur les traces de son père, gardant d'abord le comte de Floridablanca, ensuite le comte d'Aranda comme premier ministre.

Dérouté par la Révolution française, il renvoya le comte d'Aranda en 1792, et le remplaça par Manuel Godoy (1767-1851). La reine Marie-Louise de Bourbon-Parme s'était prise de passion pour ce roturier, qui monta grâce à cet appui à une allure vertigineuse les marches qui devaient le mener au pouvoir. Le plus extraordinaire est que le roi lui-même était lui aussi fasciné par Godoy, au point d'avoir pour lui la même affection que pour ses propres enfants ! Cela engendra un étrange ménage à trois qui se prolongea jusqu'en 1808.



1978, n° 2143
Charles IV



2002, n° 3491
Caricature de Manuel Godoy

Après l'exécution de Louis XVI début 1793, la France déclara la guerre à l'Espagne, commettant une erreur de jugement - que Napoléon allait également commettre quelques années plus tard - en s'imaginant que l'Espagne était impatiente de secouer le joug d'un pouvoir tyrannique. Après quelques opérations militaires, la paix fut signée en 1795, et Godoy se fit attribuer le titre de prince de la Paix !

L'Espagne étant devenu le jouet de la France, l'impopularité du roi qui était méprisé et de Godoy qui était haï grandit au point que Charles IV dut renvoyer son favori en 1798, mais celui-ci gardera cependant toute sa puissance et toute son influence sur la famille royale jusqu'en 1808.

Une catastrophe pour l'Espagne eut lieu le 21 octobre 1805, quand la flotte franco-espagnole fut anéantie à Trafalgar par les Anglais, sous les ordres de l'amiral Nelson. L'Espagne y perdit ses meilleurs officiers de marine, comme Cosme Damián Churruca y Elorza, et avec cette bataille l'Espagne cessa d'être une puissance maritime.



1976, n° 1954
Cosme Damián Churruca y Elorza, grand marin espagnol
qui mourut le 21 octobre 1805 à la bataille de Trafalgar

En 1807, Napoléon envoya le maréchal Junot traverser l'Espagne pour occuper le Portugal, qui était l'allié de l'Angleterre. La population espagnole voyait d'un très mauvais oeil la présence de troupes françaises sur le territoire espagnol, et elle en rendait Charles IV et surtout Godoy responsable. L'opposition se regroupa autour du prince héritier Ferdinand, qui commençait à craindre que le roi aller faire de Godoy son successeur, au lieu de son propre fils. Le 17 mars 1808, l'émeute éclata à Aranjuez : Godoy fut chassé et dut s'exiler, et Charles IV dut abdiquer en faveur de son fils Ferdinand.

Mais quelques jours après, Charles IV revint sur sa décision, et demanda l'aide de Napoléon pour reprendre le trône d'Espagne.

Napoléon réunit tout le monde à Bayonne, en avril 1808 : Charles IV et son fils s'y opposèrent violemment, mais l'empereur Napoléon renvoya les deux protagonistes dos à dos, et offrit le trône d'Espagne à son frère Joseph.



2002, n° 3490

L'entrevue de Bayonne (Ferdinand VII, Charles IV et l'empereur Napoléon I^{er})

Mais l'Espagne était profondément divisée : il y avait grosso modo trois tendances :

- Une tendance monarchiste, qui voulait à tout prix le retour au pouvoir de la famille royale, et qui était prête à accepter le régime absolutiste comme auparavant.
- Une tendance libérale, qui exigeait plus de droits pour le peuple, et qui était d'accord pour que l'Espagne ait une monarchie, mais avec une constitution libérale.
- Une tendance bonapartiste, qui croyait que Joseph Bonaparte et la France allaient engendrer plus de prospérité pour le peuple espagnol.

Mais, le 2 mai 1808, la révolte éclata à Madrid, et Murat commit la faute de réprimer les émeutes d'une façon très dure, avec de nombreuses exécutions sommaires. C'est le sujet des deux terribles toiles de Goya "Dos de Mayo" et "Tres de Mayo".



1996, n° 3022

"Tres de Mayo" de Goya

Entre 1808 et 1814, ce fut l'anarchie et le chaos en Espagne : partant du Portugal, un corps expéditionnaire anglais, commandé par Wellington, harcelait les troupes françaises, qui durent partout battre en retraite. Junot fut obligé de capituler en août 1808.

Dans les villes où les troupes françaises s'étaient retirées, des juntas de commandement furent instaurées, coordonnées par une junta centrale. Mais le peuple, toujours divisé en monarchistes, libéraux et bonapartistes (ces derniers de moins en moins nombreux), ne savait plus très bien à qui obéir !

Une guérilla impitoyable contre les troupes françaises désorganisa les armées de Napoléon en Espagne, et avec le soutien actif des Anglais, les Français durent finalement évacuer l'Espagne, signifiant le début de la fin pour l'empereur. On peut affirmer que Napoléon a perdu la campagne de Russie en Espagne !

L'Espagne a commémoré une héroïne de la résistance contre la France par un timbre : il s'agit d'Agustina de Aragón, qui défendit le 2 juillet 1808 la Puerta del Carmen de Saragosse, en maniant vaillamment le canon.



1968, n° 1518
Agustina de Aragón

En décembre 1813, Napoléon dut reconnaître sa défaite en Espagne, et il signa le traité de Valençay, par lequel Ferdinand VII retrouvait le trône d'Espagne.

Mais pendant ce temps, la Junte Suprême avait déjà fait adopter en 1812 à Cádiz une constitution libérale qui distinguait le pouvoir exécutif, confié au roi et à ses ministres, et le pouvoir législatif, confié au parlement.



1978, n° 2144



1973, n° 1801

Ferdinand VII

Néanmoins cette constitution ne fut pas appliquée par le roi Ferdinand VII lorsqu'il reprit possession de son trône à Madrid en 1814 : il rétablit l'absolutisme, déclara illégale la constitution de Cádiz et poursuivit les libéraux.



1987, n°s 2502/2505

La constitution de Cádiz



2012, n° 4387



*Carte maximum de 1987 avec le timbre n° 2503
La constitution de Cádiz*

La situation héritée par Ferdinand VII en 1814 n'était pas brillante : l'Espagne était devenue un champ de ruines après les guerres napoléoniennes, la situation financière était catastrophique et l'économie était en pleine dépression.

À cela s'ajoutait la perte des colonies américaines entre 1810 et 1825. Un désir de changement soufflait déjà sur le continent américain depuis la guerre d'indépendance des États-Unis (1775-1783) et la Révolution française (1789). Vers 1800, le mécontentement était assez vif pour aller jusqu'à la rébellion.

La véritable révolution est venue des Créoles, c'est-à-dire des personnes d'ascendance européenne nées dans les colonies. Le dénominateur commun était une rancune tenace contre les Espagnols locaux : il n'y avait au départ pas d'hostilité générale contre la dynastie de Madrid. En 1808, la plupart des Créoles continuèrent à proclamer leur fidélité à Ferdinand VII.

Mais la mauvaise foi espagnole, soulignée par le roi lors de sa restauration officielle en 1814, lui aliéna toutes les sympathies locales. Les autorités espagnoles en Amérique, aussi bien politiques que militaires, commirent l'une maladresse après l'autre, et les guerres d'indépendance menées par d'excellents stratèges, qui avaient presque tous reçu leur formation en Europe, se terminèrent pour l'Espagne par la perte pratiquement totale de toutes ses possessions en Amérique. Les deux plus célèbres "Libertadores" sont José de San Martín (1778-1850) et Simón Bolívar (1783-1830).



*1978, n° 2135
José de San Martín*



*1978, n° 2136
Simón Bolívar*

Ferdinand VII régna donc en monarque absolu jusqu'en 1820. Alors, un "pronunciamento", dirigé par le colonel Riego, obligea le roi à accepter de nouveau une constitution libérale. Ce succès des libéraux ne dura que trois ans : les libéraux modérés furent submergés par des extrémistes exaltés, et le mouvement perdit ainsi toute crédibilité et toute popularité. Le roi, retenu à Cádiz par les ultras, fut libéré en 1823 par un contingent français.

Ferdinand VII reprit donc le pouvoir, et malgré l'amnistie totale qu'il avait promise, il s'engagea dans une décennie de répression terrible, annulant toutes les lois et toutes les mesures prises depuis 1820. Les Espagnols parlent de la "década ominosa", l'ignominieuse décennie.

Un exemple de la répression impitoyable est Mariana Pineda (1804-1831), une jeune femme de Grenade qui fut arrêtée pour conspiration en 1831, et, refusant de dénoncer ses complices, elle fut condamnée à mort par le garrot.



1935, n° 529



1938, n° 557A

Mariana Pineda

La situation économique et financière était cependant à ce point mauvaise, que Ferdinand VII dut à la fin de son règne, contre ses principes, progressivement se tourner vers les libéraux modérés. Cela déplaisait fortement aux "Apostoliques", les royalistes purs, qui voulaient le retour à la situation du XVIII^e siècle, avec un roi détenant le pouvoir législatif et exécutif, et une Église toute-puissante.

Ils mettaient leur espoir dans Charles de Bourbon, le frère du roi, mais, contre toute attente, la quatrième épouse du roi mit une fille au monde en 1830, Isabelle.

Cette naissance allait être la cause de la première guerre carliste, une guerre de succession qui débuta en 1833, à la mort de Ferdinand VII, entre les partisans de Charles de Bourbon, frère du roi (le candidat des "Apostoliques") et Isabelle (candidate des libéraux), fille du roi.

La littérature de l'époque

Rarement, la littérature était aussi mêlée à la politique. Le meilleur exemple de cet interaction est Gaspar Melchor de Jovellanos (1744-1811). Philosophe, écrivain et politicien aux idées libérales, il favorisa une économie au service du peuple, mais il fut contrecarré par l'absolutisme monarchique.



2002, n° 3489



1965, n° 1304

Gaspar Melchor de Jovellanos



2011, n° 4345

Deux autres écrivains peuvent être cités dans le même contexte : Moratín et Espronceda.

- Leandro Fernández de Moratín (1760-1828), qui, influencé par les encyclopédistes français, fut le premier poète espagnol de tendance libérale. Bonapartiste, il dut s'exiler après le retour des Bourbons. Il est considéré comme le père de la comédie espagnole moderne.

- José de Espronceda y Delgado (1808-1842). Auteur de poèmes lyriques, il fut un des principaux poètes romantiques espagnols, et certainement le plus rebelle à toute autorité. Après le "triennat constitutionnel" (1820-1823), il fut d'abord emprisonné, ensuite exilé.



1961, n°s 1005/1006
Leandro Fernández de Moratín



1972, n° 1726
José de Espronceda y Delgado

Les arts

Le peintre qui domine de très haut son époque est sans conteste Francisco Goya y Lucientes (1746-1828).

En 1786, Goya fut nommé peintre du roi Charles III, et en 1789, il fut confirmé par le roi Charles IV comme peintre officiel de la cour d'Espagne. Mais en 1790, il perdit ses protecteurs et fut éloigné de la cour.

À l'automne 1792, il voyagea à Cadix où il tomba gravement malade et paralysé. Après plusieurs mois de maladie, Goya se remit, mais il resta affaibli physiquement et complètement sourd.

En 1795, Goya fut nommé directeur de la peinture à l'Académie de San Fernando à Madrid. En 1799, il redevint premier peintre de la Cour d'Espagne.

Le 24 juin 1824, Goya quitta l'Espagne, redevenue despotique après le retour de la monarchie autoritaire en 1814, et s'installa à Bordeaux. Il y mourut le 16 avril 1828.

Dans ses œuvres, sa lucidité et son attention aux hommes et à leurs mœurs firent de Goya l'observateur impitoyable de son temps.

Ses œuvres les plus célèbres sont :

- "Los Caprichos", une suite de quatre-vingts gravures où il dépeint certaines injustices et absurdités de son temps afin de soulever l'indignation.
- "Los Desastres de la Guerra", qui nous offrent une succession de morts grimaçants et de prisonniers courbés, victimes de la guerre ou de la justice, avec une qualité picturale souvent effrayante.
- "La famille de Carlos IV", déroutant par son aspect peu flatteur.
- Les "Pinturas Negras", exprimant la solitude et le désespoir.
- Le "Dos de Mayo" et le "Tres de Mayo", en souvenir de la révolte antifrançaise de mai 1808 et de la répression qui l'a suivie.
- "La Maja Desnuda" et "La Maja Vestida", qui furent considérées comme obscènes par l'inquisition espagnole.



*Carte maximum de 1973 avec le timbre n° 1806
Portrait de Goya, par Vicente López.*



*1958, n° 902
La femme du libraire*



*1930, n° 425
La Maja Desnuda
Œuvres de Francisco Goya*



*1958, n° 907
La poupée de paille*

D'Isabelle II à la première république

À la mort de Ferdinand VII, deux Espagnes se mirent en place : une Espagne avec des nostalgiques de l'Ancien Régime, recrutés non seulement dans le secteur aristocratique et dans l'Église, mais aussi dans des milieux populaires déçus ou révoltés. Ensuite une Espagne avec les partisans d'un libéralisme, qui sera triomphant au long du XIX^e siècle.

En politique, l'Espagne de 1833 à 1874 eut du mal à se donner des institutions stables. Deux formules se sont continuellement opposées : la souveraineté partagée, qui revenait en fait à donner un rôle prépondérant au souverain, et la souveraineté nationale, avec la prépondérance de l'assemblée. Les *modérés* étaient partisans de la première formule, les *progressistes* de la seconde. Ces regroupements politiques avaient ceci de particulier que chacun des deux comptait sur l'armée plus que sur les élections pour faire triompher son point de vue. Il y avait des généraux dans les deux camps : Espartero et Prim chez les progressistes, O'Donnell et Narváez chez les modérés.

Pendant toute cette période, la politique internationale ne joua pas un grand rôle : après la perte de ses colonies, l'Espagne n'était plus qu'une puissance de second ordre, qui n'avait plus beaucoup d'importance sur l'échiquier international.



1978, n° 2145
Isabelle II

Après la mort du roi Ferdinand VII en 1833, la reine Marie-Christine de Bourbon-Siciles (1806-1878) prit la régence au nom de sa fille Isabelle, qui n'avait que trois ans. Elle fut conseillée et soutenue par Juan Donoso Cortés (1809-1853), à qui elle confia à partir de 1843 l'éducation de sa fille, qui était déjà la reine Isabelle II.



1965, n° 1302
Juan Donoso Cortés

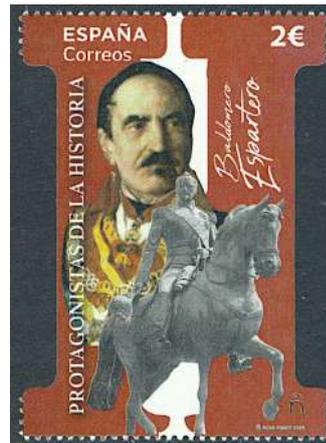
Le premier problème de la régente fut de combattre le prétendant Charles de Bourbon (1788-1855), frère du roi et candidat des conservateurs absolutistes et des "Apostoliques". Celui-ci avait surtout des partisans dans les trois provinces basques et en Navarre. Ce fut une guerre civile féroce, avec des actes de cruauté et de sauvagerie de part et d'autre. Finalement, après une guerre de 1833 à 1839, la première guerre carliste se termina par la victoire de la régente, grâce à son général Espartero.

Pendant ce temps, les premiers ministres se succédaient à un rythme rapide. Les plus célèbres furent Juan Álvarez Mendizábal (1790-1853), qui, pendant son court ministère en 1835, effectua la “*Desamortización Ecclesiástica*”, c’est à dire la confiscation d’une partie des biens du clergé. L’Église, très conservatrice, était un adversaire de toute forme de libéralisme, et il fallut attendre le concordat de 1851 pour voir une amélioration des relations entre l’État et l’Église.

Le général Baldomero Espartero (1793-1879), tout auréolé de sa victoire contre les carlistes, jugeait la régente trop conservatrice, l’écarta du pouvoir et prit lui-même la régence de 1840 à 1843. Espartero fut lui-même renversé, et les dix années qui suivirent furent celles des modérés, avec comme figure centrale Ramón María Narváez (1800-1868), plusieurs fois premier ministre. Il est étonnant qu’il n’a pas encore eu l’honneur d’un timbre-poste, alors que d’autres, moins importants, comme Juan Bravo Murillo, premier ministre de 1851 à 1852, et Luis José Sartorius, premier ministre de 1853 à 1854, ont été “timbrifiés”.



2003, n° 3567
Juan Bravo Murillo



2020, n° 5169
Baldomero Espartero



1945, P.A. n° 228
Luis José Sartorius

Cette “décennie modérée” (1843-1854) fut celle d’un capitalisme effréné, dont le meilleur exemple est José María de Salamanca (1811-1883), qui amassa une fortune colossale en investissant dans les chemins de fer.



1948, n° 779
José María de Salamanca

Après une courte période de domination des progressistes, avec même un éphémère retour au pouvoir d’Espartero, ce sont de nouveau les modérés qui reprirent le pouvoir, jusqu’en 1868, avec surtout Narváez et Leopoldo O’Donnell (1809-1867). Ici aussi, pas de timbre-poste pour le ténor de la politique que fut Narváez, mais un timbre pour un personnage nettement moins important, comme Alejandro Mon y Menéndez, plusieurs fois ministre de l’économie et des finances, et premier ministre pendant une courte période en 1864. O’Donnell a été honoré avec un timbre-poste en 2018.



2018, n° 4994
Leopoldo O'Donnell



2002, n° 3447
Alejandro Mon y Menéndez

Narváez et O'Donnell moururent à quelque mois d'intervalle, fin 1867 et début 1868. Pendant ce temps, deux généraux de tendance progressiste commençaient à se remuer : Serrano et Prim, tandis que la popularité de la reine avait atteint son niveau le plus bas.

Francisco Serrano (1810-1885) et Joan Prim (1814-1870) n'eurent en 1868 aucune peine à renverser Isabelle II, qui partit en exil. Ils dirigèrent un gouvernement provisoire, dont le premier souci était d'assurer l'ordre public. Ils organisèrent en 1869 les premières élections au suffrage universel (masculin!), et la majorité, de tendance monarchiste, élaborait une nouvelle constitution et eut comme premier souci celui de choisir un nouveau monarque.

La poste espagnole n'a pas honoré Serrano par un timbre-poste, et Prim dut attendre l'année 2015 ! Il y eut bien une oblitération spéciale en 1995, pour commémorer le 125^e anniversaire de la mort de Prim.



Oblitération spéciale commémorant le
125^e anniversaire de la mort du général Prim



2015, n° 4661
Le général Joan Prim

C'est à cette époque que les premiers timbres-poste espagnols furent émis : le 1^{er} janvier 1850, cinq valeurs furent émises, à l'effigie de la reine Isabelle II. Pratiquement chaque année jusqu'en 1868, une nouvelle série fut émise, en général avec l'effigie royale, parfois avec les armoiries de l'Espagne (1854-1855).



1850, n° 1



1855, n° 36



1860, n° 51



1862, n° 56



1866, n° 80

Timbres annuels à l'effigie de la reine Isabelle II



1950, n° 805



1950, P.A. n° 245

Centenaire des premiers timbres espagnols

Finalement, le choix du nouveau parlement, qui avait opté pour une monarchie constitutionnelle, tomba sur Amédée, le second fils du roi d'Italie Victor-Emmanuel II. Il arriva en Espagne fin 1870, le jour même où fut assassiné le général Prim. Il devint le roi Amédée I^{er}. Mais, après la mort de Prim, l'Espagne était plongée dans le chaos, et Amédée, constatant qu'il n'était pas en mesure d'apporter la paix et le bonheur à ses sujets, abdiqua le 10 février 1873.



1872, n° 121



1872, n° 126

Amédée I^{er}

Dès le lendemain de l'abdication, les Cortes, ayant constaté que la monarchie constitutionnelle avait été un échec, proclamèrent la république. C'était la seule alternative possible. Les libéraux étaient de plus en plus considérés comme des affairistes et des profiteurs, et une grande partie du petit peuple et des classes moyennes était favorable à ce changement de régime, dont ils espéraient plus de liberté et plus d'égalité.

En deux ans de temps, quatre présidents se succédèrent à la tête de l'éphémère république : Estanislao Figueras y Moragas (1819-1882), Francisco Pi i Margall (1824-1901), Nicolás Salmerón (1838-1908) et Emilio Castelar y Ripoll (1832-1899).

Pi i Margall était le chef de file de la tendance fédéraliste, prônant une large décentralisation de l'état espagnol.



1932, n° 499

Francisco Pi i Margall

Salmerón dut faire face sans succès aux tendances autonomistes des plusieurs villes et provinces.

Castelar voulait faire un virage à droite, pour rétablir la légalité et l'ordre, mais il fut renversé le 3 janvier 1874 par un coup d'état du général Pavía.



1932, n° 501
Nicolás Salmerón



1937, n° 561
Emilio Castelar y Ripoll

Le coup d'état du général Pavía ne mit pas directement fin à la république, car le général Serrano fut demandé à diriger temporairement l'Espagne encore toujours républicaine.

En plus des problèmes politiques auxquels la république était confrontée, elle eut à lutter contre le nouveau prétendant du carlisme, Charles de Bourbon (1848-1909). Celui-ci, le petit-fils du prétendant de 1833, avait déclenché la troisième guerre carliste, après la première (1833-1839) et la seconde (1846-1849). Comme les précédentes, les combats se déroulèrent surtout dans le nord, et se terminèrent une fois de plus par la défaite des carlistes en 1876.



Timbres-poste à l'effigie de "CharlesVII", émis par les carlistes en 1873-1874 (fac-similés)

La république étant à son tour été un échec, le retour à une monarchie constitutionnelle fut envisagée, et, Isabelle II s'étant décidée à renoncer à ses droits, c'est son fils Alphonse qui fut proclamé roi début 1875, sous le nom d'Alphonse XII.



1875, n° 157



1879, n° 192



1882, n° 195



1876, n° 166



Timbres d'impôt de guerre
1876, n° 5



1877, n° 10

Alphonse XII

De la restauration à la deuxième république

La majorité du pays avait accueilli Alphonse XII (1857-1885) sans hostilité, mais sans enthousiasme. Il était le seul fils d'Isabelle II, et il essaya toujours de remplir son rôle mineur, mais nécessaire, de conciliateur et de pacificateur.



1978, n° 2146
Alphonse XII

Il respecta scrupuleusement la constitution de 1876. Cette constitution qui allait rester en vigueur jusqu'en 1931, était copiée du modèle anglais : une monarchie parlementaire dans laquelle le roi règne, mais ne gouverne pas. Cette constitution était surtout l'œuvre de Manuel Alonso Martínez (1827-1891), qui fut en plus le rédacteur du code civil espagnol.



1988, n° 2584
Manuel Alonso Martínez

Après la restauration, le dernier quart du XIX^e siècle allait présenter un simulacre de démocratie parlementaire : c'était un système dans lequel les deux grands partis politiques (conservateurs et libéraux) exerceraient alternativement le pouvoir, reposant sur un réseau de notables locaux pratiquant le caciquisme. En 1881, les deux leaders de ces partis, Antonio Cánovas del Castillo (1828-1897) pour les conservateurs, et Práxedes Mateo Sagasta (1825-1903) pour les libéraux, signaient les accords du Pardo, afin de régler les modalités de cette alternance politique.

Pendant le règne d'Alphonse XII, Cánovas et Sagasta exercèrent chacun à sept reprises la fonction de président du Conseil des Ministres.



1997, n° 3073
Antonio Cánovas del Castillo



2003, n° 3532
Práxedes Mateo Sagasta

La crise la plus importante du régime en cette fin de siècle était la crise coloniale : l'Espagne avait gardé encore quelques bribes de son colossal empire colonial : Cuba, Puerto Rico et les Philippines, avec quelques îles mineures.

Dès 1881, José Martí (1853-1895) avait fondé un parti révolutionnaire et indépendantiste à Cuba. Et aux Philippines, l'insurrection éclata en 1896, dirigée par José Rizal (1861-1896).



*1995, n° 2948
José Martí*



*Philippines, 1997, n° 1037
José Rizal*

L'Espagne envoya un fort contingent de troupes, mais, après un incident en mer avec le croiseur "Maine", les États-Unis entrèrent en guerre. L'Espagne fut battue par le géant américain, laissant à Cuba des dizaines de milliers de morts, soit par la guerre, soit par les maladies comme la fièvre jaune. Le traité de Paris, signé fin 1898, donnait les Philippines et Puerto Rico aux États-Unis et accordait l'indépendance à Cuba.



*États-Unis, 1998, n° 2679
Centenaire de la guerre hispano-américaine de Cuba*

L'Espagne, battue et humiliée, voyait se perdre les derniers restes de son empire colonial.

Pendant ce temps, le roi Alphonse XII s'était éteint de tuberculose le 25 novembre 1885. Son épouse, Marie-Christine d'Autriche (1858-1929), qui était enceinte, exerça la régence. Elle se fit apprécier de ses sujets par sa grande dignité, sa hauteur morale et sa conduite irréprochable. Le 17 mai 1886, elle mit un fils au monde, qui fut roi depuis sa naissance sous le nom d'Alphonse XIII, d'abord sous la régence de sa mère, jusqu'à ce qu'il fut déclaré majeur en 1902.



*1986, n° 2454
La régente Marie-Christine d'Autriche*



*1978, n° 2147
Alphonse XIII*

De 1903 à 1917, après l'assassinat d'Antonio Cánovas del Castillo, l'Espagne perdit toute stabilité politique et sombra dans le chaos. Parmi les nombreux et éphémères premiers ministres, les deux noms qui reviennent le plus souvent sont ceux du libéral Manuel García Prieto (1859-1938) et du conservateur Antonio Maura (1853-1925).

Les trois problèmes majeurs qui déstabilisèrent l'Espagne pendant cette période sont la croissance d'un prolétariat agricole et industriel, le régionalisme, et la crise du Maroc.

- D'abord, la croissance d'un prolétariat agricole, surtout en Andalousie, et industriel, surtout en Catalogne et dans les Asturies. Le mécontentement de ces paysans et ouvriers augmentait rapidement parce qu'ils se rendaient compte que le parlement, de quelle tendance qu'il soit, ne s'occupait que très moyennement de leurs problèmes quotidiens. Certains cherchèrent des solutions dans l'anarchisme, avec de nombreux actes de terrorisme et plusieurs assassinats politiques comme conséquence. Le nom le plus célèbre de cette tendance est Fermín Salvoechea (1842-1907). D'autres empruntèrent des voies légales, comme Pablo Iglesias (1850-1925), le fondateur du P.S.O.E. (Partido Socialista Obrero Español) et du syndicat U.G.T. (Unión General de Trabajadores).



1937, n° 564
Fermín Salvoechea



1932, n° 503



1988, n° 2562
Pablo Iglesias

- Ensuite, le régionalisme. Ce régionalisme, qui évolua rapidement vers le nationalisme, était surtout présent au pays basque et en Catalogne. En Catalogne, les raisons étaient doubles : d'une part l'impuissance du gouvernement central de Madrid, d'autre part la dissemblance croissante entre la structure sociale de la région catalane et celle de la majorité du reste de la nation. La période fut une suite incessante de conflits entre Madrid et Barcelone.

- Finalement, le Maroc. L'Espagne possédait déjà les enclaves de Ceuta et Melilla. En 1884, l'Espagne avait déjà proclamé son protectorat sur le Río de Oro, dans le sud marocain, et elle avait augmenté ce territoire en 1887, jetant les bases du futur Sahara espagnol. Mais en 1912, suite à un accord entre la France et la Grande-Bretagne, l'Espagne reçut également le protectorat sur le nord marocain. C'était surtout un coup de maître de la part des Anglais, pour empêcher la France de s'installer en face de Gibraltar. Dès le début, l'Espagne dut envoyer dans ce protectorat d'importants contingents militaires, pour y maintenir l'ordre, au grand mécontentement de l'armée et du peuple, qui craignaient un deuxième Cuba.



Timbres d'Espagne surchargés "Zona de Protectorado Español en Marruecos"

La culture vers 1900

Cette période, qui fut particulièrement féconde pour la littérature espagnole, a souvent été appelée, en analogie avec le siècle d'or, le siècle d'argent.

La "Generación del 98" est un groupe d'écrivains, d'essayistes et de poètes espagnols, qui étaient profondément affectés par la crise morale, politique et sociale engendrée par la perte de Cuba, de Puerto Rico et des Philippines en 1898.



1998, n° 3111

La "Generación del 98"

De gauche à droite : Miguel de Unamuno, Pío Baroja, Ramiro de Maeztu, Azorín, Ramón del Valle-Inclán et Antonio Machado

Tous les membres du groupe sont nés entre 1857 et 1875. Bien qu'eux-mêmes ne se soient jamais définis comme formant un groupement homogène, on considère que les écrivains suivants ont suffisamment en commun pour les considérer comme faisant partie de la "Generación del 98" : Carlos Arniches, Azorín, Pío Baroja, Jacinto Benavente, José María Gabriel y Galán, Ángel Ganivet, Vicente Blasco Ibáñez, Antonio & Manuel Machado, Ramiro de Maeztu, Manuel Gómez Moreno, Miguel Asín Palacios, Serafín & Joaquín Álvarez Quintero, Ramón Menéndez Pidal, Miguel de Unamuno, Ramón del Valle-Inclán & Francisco Villaespesa. Il se retrouvaient en plusieurs "tertulias" (= clubs, assemblées) dans les grands cafés de Madrid.

Ils étaient adeptes du réalisme, et allaient dans leur style jusqu'à l'impressionnisme. Admirateurs de Schopenhauer et de Nietzsche, leur philosophie était pessimiste, et parfois nihiliste. Ils faisaient une nette distinction entre l'Espagne officielle, dont la façade hypocrite cachait une autre Espagne, réelle, pauvre et misérable. De tendance très critique et plutôt gauchissante, ils se donnaient pour mission le "Regeneracionismo", c'est-à-dire la régénérescence culturelle du peuple espagnol.

Ecrivains faisant partie de la "Generación del 98"



1966, n° 1419
Carlos Arniches
(1866-1943)



1966, n° 1420
Jacinto Benavente
(1866-1954)
Prix Nobel de littérature en 1922



1966, n° 1418
Ramón del Valle-Inclán
(1866-1936)



1971, n° 1665
Ramón Menéndez Pidal
(1869-1968)



1986, n° 2470
Azorín (José Martínez Ruiz)
(1873-1967)



1979, n° 2160
Francisco Villaespesa
(1877-1936)



1970, n° 1650
José María Gabriel y Galán
(1870-1905)



1978, n° 2104
Antonio Machado
(1875-1939)



1970, n° 1649
Miguel de Unamuno
(1864-1936)



1978, n° 2103
Pío Baroja
(1872-1956)



1932, n° 498
Vicente Blasco Ibáñez
(1867-1928)



1998, n° 3156
Ángel Ganivet
(1865-1898)

L'état d'esprit qui animait la "Generación del 98" se retrouve également dans la peinture et dans la musique. En peinture, il s'agissait surtout d'Ignacio Zuloaga (1870-1945) et de Ricardo Baroja (1871-1953), en musique d'Isaac Albéniz (1860-1909) et d'Enrique Granados (1867-1916).



1971, n° 1677
Ignacio Zuloaga
Autoportrait



1960, n° 998
Isaac Albéniz



1967, n° 1490
Enrique Granados

En architecture, ce fut la période du style moderniste, ou éclectique : c'est une tendance en architecture qui consiste à mêler des éléments empruntés à différents styles ou époques de l'histoire de l'art et de l'architecture. C'est surtout à Barcelone que cet art s'est développé.

Les plus importants représentants de l'architecture moderniste sont presque tous catalans :

- Josep Puig i Cadafalch (1867-1956), qui fut l'architecte principal de l'exposition universelle de Barcelone de 1929.
- Lluís Domènech i Montaner (1850-1923), dont les œuvres principales sont à Barcelone l'hôpital de Sant Pau et le palais de la musique catalane.
- Hors de Catalogne, il y eut Antonio Palacios Ramilo (1874-1945), surtout connu pour le Palacio de Comunicaciones de Madrid.



2000, n° 3298
Lluís Domènech i Montaner
Barcelone, palais de la musique catalane



1975, n° 1896
Antonio Palacios Ramilo
Madrid, Palacio de Comunicaciones

- Et bien sûr, l'inimitable Antoni Gaudí (1852-1926), qui a atteint le sommet de l'art moderniste. Il employa des éléments de tous les styles, pour faire cohabiter architecture et ornementation. Ses œuvres majeures se trouvent à Barcelone : l'église de la Sagrada Familia, la Casa Vicens, la Casa Milà, la Casa Batlló, le palais et le parc Güell.



1975, n° 1895
Antoni Gaudí
La Casa Milà



2008, n° 4015
La Casa Vicens



1960, n° 970
La Sagrada Familia
Œuvres de Gaudí à Barcelone



2006, n° 3841
La Casa Batlló

Sur le point purement intellectuel, deux hommes ont marqué cette époque :

- Il y a d'abord Francisco Giner de los Ríos (1839-1915). Philosophe et pédagogue, il a été le fondateur de *l'Institución Libre de Enseñanza*. Professeur de philosophie et de droit à l'université de Madrid, il voulait un enseignement libre avec pour but la création d'hommes utiles à la société, capables de concevoir un idéal. Il fut secondé par Gumersindo de Azcaráte (1840-1917), qui fut avec Giner de los Ríos le grand partisan du krausisme dans l'enseignement. Le krausisme essayait de concilier la pensée libérale et la religion dans un "rationalisme harmonieux".



1937, n° Bienfaisance 23
Francisco Giner de los Ríos



1935, n° 531
Gumersindo de Azcaráte

- Ensuite, un personnage qui a marqué son époque par ses idées : Joaquín Costa (1846-1911). Homme politique, juriste, économiste et historien, il réorganisa la justice et le notariat en Espagne. Promoteur d'une réforme agraire très sociale, il fut le représentant le plus marquant du mouvement intellectuel connu sous le nom de "*Regeneracionismo*". Il essaya de persuader les politiciens d'effectuer de grands travaux hydrauliques, afin d'améliorer l'irrigation des terres arides et peu rentables.



1932, n° 500



1996, n° 3027

Joaquín Costa

La chute de la monarchie (1917-1931)

L'année 1917 fut le début de six années de chaos en Espagne. L'Espagne avait su garder sa neutralité pendant la première guerre mondiale, bien que l'opinion publique était divisée : le centre et la gauche penchaient plutôt vers les alliés (la France et la Grande-Bretagne), la droite était plutôt germanophile. Mais l'inflation ne faisait que s'accroître, le chômage touchait de plus en plus d'ouvriers, et les salaires dans le monde agricole restaient extrêmement bas, alors que les prix augmentaient sans cesse.

En plus, les forces espagnoles essuyèrent en 1921 une sévère défaite au Maroc, face à Abd el-Krim, en 1921. L'opération se solda par plus de 16.000 morts.

Et finalement, le pays basque et surtout la Catalogne exigeaient avec de plus en plus de véhémence un statut d'autonomie. Le séparatisme était en plus associé à une forte poussée à gauche. Ces années sont parmi les plus sombres de l'histoire du mouvement ouvrier : l'armée et la police avaient reçu carte blanche pour briser les grèves et mater les séparatistes et les anarchistes. Ce fut une période de terrorisme et de contre-terrorisme à Barcelone.

En 1917, des grèves générales paralysèrent le pays. Le gouvernement de Madrid se montrait incapable de résoudre tous ces problèmes, et les crises ministérielles se succédèrent de 1917 à 1923.

Finalement, le général Miguel Primo de Rivera (1870-1930), constatant l'impuissance des politiciens à résoudre les problèmes, lança le 13 septembre 1923 un coup d'État : les politiciens furent renvoyés, le parlement dissous, et la constitution suspendue.



1970, n° 1631
Miguel Primo de Rivera

Primo de Rivera reçut le soutien du roi, qui lui donna les pleins pouvoirs. L'opinion publique accueillit le coup avec résignation et même avec soulagement. On peut parler de dictature, car, même s'il était officiellement à la tête d'un directoire militaire, et plus tard civil, c'est lui seul qui exerçait le pouvoir.

Les premières années de cette dictature furent un succès : il inaugura une politique de grands travaux et de construction de logements à bon marché. Il sut relancer l'économie et ramener la paix sociale. Ses ennemis étaient les communistes, les ultra-séparatistes et les anarchistes.

Il sut également mettre fin à la rébellion d'Abd el-Krim au Maroc, grâce à une action combinée avec la France.

Mais après quelques années, le peuple se lassa du pouvoir absolu de Primo de Rivera. L'Espagne avait oublié les échecs passés du régime parlementaire et souhaitait le retour à une vie politique normale. Constatant début janvier que même l'armée ne le soutenait plus, Primo de Rivera démissionna le 28 janvier 1930.

Mais la monarchie s'était trop compromise avec la dictature, et elle était de plus en plus considérée comme un obstacle sur la voie de la rénovation.

Lorsque les élections municipales de 1931 donnèrent une grande majorité aux partis républicains, le roi Alphonse XIII, ne voulant pas faire couler le sang, tira ses conclusions, et, sans pourtant abdiquer formellement, partit le 14 avril 1931 pour l'exil. La deuxième république espagnole, promulguée le même jour, commençait.

De 1889 à 1930, la grande majorité des timbres-poste émis en Espagne étaient à l'effigie du roi Alphonse XIII. Il y a eu les types Pelón (1889-1899), Cadete (1901-1905), Medallón (1909-1922), Vaquer I & II (1922-1930) et Vaquer III (1930-1931)



Type Pelón



Type Cadete



Type Medallón



Type Vaquer I



Type Vaquer II



Type Vaquer III



*1926, n° 299
Alphonse XIII*

La deuxième république



1932, n° 494



1932, n° 495



1932, n° Exp.14

Timbres précédents surchargés "República Española" en mai 1931

Après les élections de 1931, les Cortes constituantes présentaient une majorité républicaine et socialiste très cohérente. Le premier chef du gouvernement fut Niceto Alcalá-Zamora (1877-1949), libéral républicain, mais il fut très vite remplacé par Manuel Azaña (1880-1940). Alcalá-Zamora devint le premier président de la république, et il gardera ce poste jusqu'en 1936.

Azaña dirigea de 1931 à 1933 un "gouvernement de raison" et mena une politique laïque radicale tout en essayant de préserver la difficile cohésion des partis républicains. Il épura l'armée et essaya d'améliorer l'enseignement, d'où il voulait éliminer l'influence de l'Église. Il mit en chantier de grandes réformes agraires et fit voter le suffrage universel, aussi pour les femmes.

Il essaya de trouver une solution au problème catalan, en parlant d'un "*État intégral, dans lequel l'existence de régions est compatible avec celle d'une grande Espagne, et qui permet à chaque région d'accéder à une autonomie conforme à son niveau de culture et de développement*".

Mais la crise économique mondiale sévissait, et l'Espagne n'y échappait pas. Le chômage restait élevé, il y avait une importante fuite des capitaux, et les grèves se multipliaient. En plus, toute l'Europe connaissait une montée de l'extrême-droite (fascisme en Italie, nazisme en Allemagne), et l'Espagne n'y échappa pas: José Antonio Primo de Rivera (1903-1936), le fils du dictateur de 1923, fonda en 1933 la *Phalange*, organisation politique nationaliste d'obédience fascisante.



2024, n° 5478
Manuel Azaña



1937, n° Bienfaisance 37
José Antonio Primo de Rivera

Suite à tous ces problèmes, Azaña perdit les élections de 1933 face à une coalition de droite menée par José María Gil-Robles (1898-1980). Cette coalition commença immédiatement à revenir sur toutes les réformes précédentes. C'est Alejandro Lerroux (1864-1949) qui fut choisi pour prendre la direction du gouvernement. Véritable girouette politique, de moralité douteuse, sans grande compétence, il mécontenta tout le monde, surtout dans les Asturies et en Catalogne, où le malaise social culminait.



1936, n° 551
Alejandro Lerroux

Pour contrer la droite, Azaña fonda en 1935, comme en France, le “*Frente Popular*”, rassemblement de tous les partis de gauche contre les tendances fascistes.

Il remporta les élections de février 1936. D’abord chef du gouvernement, il fut élu à la présidence en mai 1936 en remplacement d’Alcalá-Zamora.

L’extrême-gauche de la population se vengea sur les nobles, les riches et le clergé, et la droite exploita le moindre incident pour fulminer contre la “*révolution communiste*”. L’armée commençait à s’agiter, et un de ses principaux généraux, Francisco Franco (1892-1975), qui s’était distingué au Maroc, fut éloigné aux Canaries, une voie de garage. L’assassinat le 13 juillet 1936 du monarchiste de droite José Calvo Sotelo (1893-1936) allait le faire basculer dans la rébellion : la guerre civile commençait.



1938, n° 608



1938, P.A. n° 186

Septième anniversaire de la république

La guerre civile et le franquisme

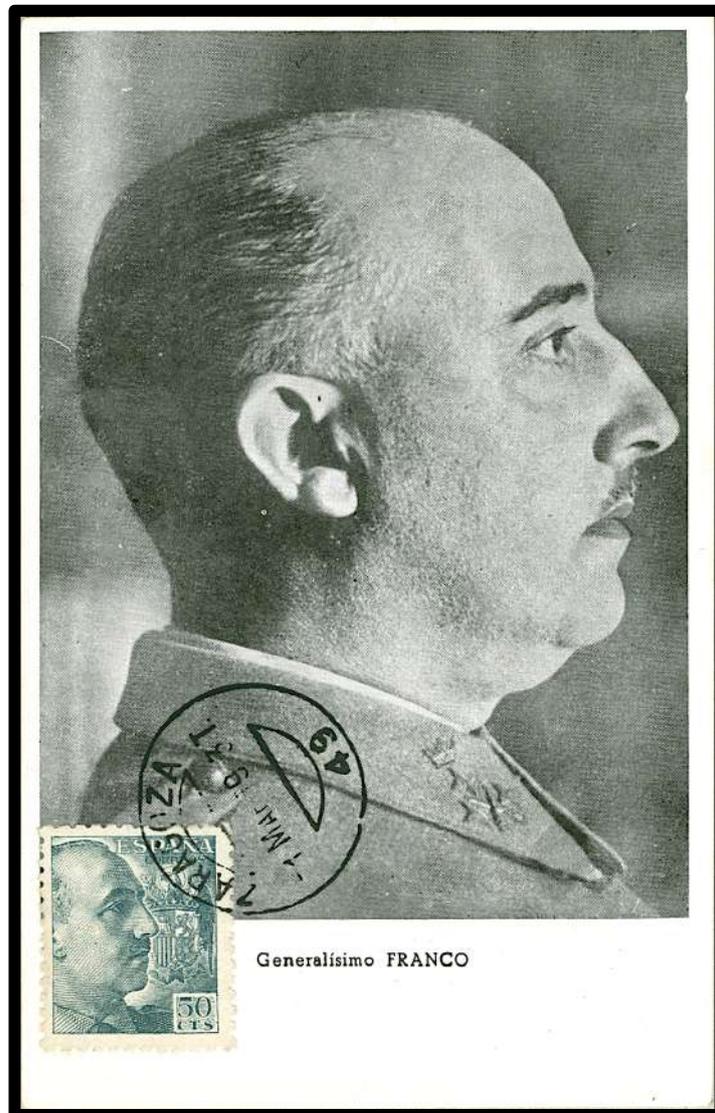
La guerre civile (1936-1939)

Trois généraux en disgrâce s'étaient concertés pour lancer le "pronunciamento" contre le front populaire : José Sanjurjo (1872-1936), qui était exilé au Portugal, Emilio Mola (1887-1937), qui était relégué à Pampelune, et Francisco Franco (1892-1975), que la république avait éloigné aux Canaries.

Sanjurjo perdit la vie dans un accident d'avion le 20 juillet 1936, laissant le commandement à Mola dans le nord et Franco dans le sud.

C'est le 17 juillet 1936 que l'insurrection commença au Maroc, où Franco avait rejoint l'armée, et le lendemain 18 juillet, en Espagne même, par les troupes sous les ordres de Mola.

Ce fut le début d'une guerre civile atroce qui allait durer de 1936 à 1939. L'armée elle-même était divisée : une partie resta fidèle à la république, une autre partie rejoignit les insurgés, qui se faisaient appeler "nationalistes".



*Carte maximum de 1939 avec le timbre n° 684
Le général Francisco Franco*

Les deux camps étaient bien définis : chez les nationalistes, il y avait la droite, soutenus par l'Église et la haute finance. Ils bénéficiaient de l'aide efficace de Mussolini et de Hitler. De l'autre côté, on trouvait les républicains, la gauche (socialistes et communistes) et les anarchistes, soutenus par l'Union Soviétique et les volontaires des "*Brigades internationales*".

Du point de vue militaire, la progression nationaliste fut d'abord rapide, avant de s'enliser dans une guerre de position sur plusieurs fronts.

Le 5 août 1936, les troupes de Franco franchissaient le détroit de Gibraltar et débarquaient à Algeciras. Leur premier souci était de réaliser la jonction avec les armées nationalistes du nord.



1961, n° 1027
Franchissement du détroit de Gibraltar



1937, n° 575B
Débarquement à Algeciras

Une fois cette jonction réalisée, Franco s'occupa d'abord à débloquer Tolède, où les troupes républicaines assiégeaient les nationalistes retranchés dans l'Alcázar.



1961, n° 1028
Libération de l'Alcázar de Tolède.

Ensuite, Franco et Mola mirent le siège devant Madrid. Les attaques des troupes nationalistes, en novembre 1936, se heurtèrent à une défense héroïque de la population madrilène, qui résistait, exhortée avec le slogan "No pasarán". Finalement, Franco leva le siège, et Madrid resta aux républicains jusqu'à la fin de la guerre.



1938, n° 623
La défense victorieuse des républicains à Madrid en novembre 1936



1938, n° 623B

Deuxième anniversaire de la défense de Madrid

Grosso modo, les nationalistes tenaient au début de 1937 une grande partie de l'Andalousie, ainsi que l'ouest et le centre de l'Espagne. Les républicains gardaient Madrid, la côte méditerranéenne, la Catalogne, les Asturies et le pays basque.

En 1937, les nationalistes parvinrent à conquérir tout le nord de l'Espagne, avec la chute de Bilbao et de Santander. Ils progressèrent également dans le sud, avec la prise de Málaga dès février.



1937, n° 575A

La prise de Málaga en février 1937

Les républicains fêtèrent un dernier succès fin 1937, avec la prise de Teruel, mais ils furent progressivement réduit à la défensive.



1938

*Timbre non émis célébrant la victoire républicaine à Teruel
(Fac-similé)*

En 1938, les nationalistes gagnèrent la bataille de l'Ebro, isolant ainsi la Catalogne. Celle-ci fut conquise en février 1939, et Madrid fin mars.

Le 1^{er} avril 1939, Franco pouvait annoncer "La guerre est terminée".



1961, n° 1030

Victoire nationaliste sur l'Ebro en 1938

La guerre avait été violente et impitoyable, avec, en plus de l'acharnement des batailles, des tueries et des massacres de part et d'autre. Le tableau qui a le mieux dénoncé les atrocités de cette guerre est le célèbre "Guernica" de Pablo Picasso. La ville basque avait été le théâtre d'un massacre de la population civile par l'aviation allemande, alliée des nationalistes, le 26 avril 1937.



1981, bloc 29

"Guernica" de Pablo Picasso

Le franquisme (1939-1975)

Dès la mort de Sanjurjo, il s'avéra très rapidement que le leader incontesté des nationalistes serait Franco. Dès le 23 juillet 1936, une junte nationaliste s'était installée à Burgos. Cette junte donna à Franco le 21 septembre le titre de généralissime (commandant en chef des nationalistes), et le 1^{er} octobre, il reçut le titre de chef du gouvernement, avec pleins pouvoirs. À l'instar de Hitler ("Der Führer") et de Mussolini ("Il Duce"), Franco s'attribua le titre de "Caudillo", c'est-à-dire le leader.

Le général Mola était devenu un personnage de second rang, et il disparut dans un accident d'avion le 3 juin 1937.

Les phalangistes et les monarchistes carlistes, qui formaient la majorité dans le camp des nationalistes, avaient des vues diamétralement opposées : les phalangistes ne voulaient pas entendre parler d'un retour à la monarchie, les carlistes souhaitaient un roi, mais le leur. La junte - en fait Franco - ajourna la question... jusqu'à sa mort en 1975 !

Franco était donc à la fois chef de l'État, chef du gouvernement, chef des armées, et chef du parti unique, la "Falange espagnole".

Jusqu'à sa mort en 1975, tous les timbres d'usage courant d'Espagne étaient à l'effigie de Franco.



Timbres-poste d'usage courant entre 1939 et 1975 à l'effigie de Franco

Le seul timbre où l'on voit le Caudillo plus âgé est celui de 1964



1964, n° 1241

Pour l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste, la guerre d'Espagne n'avait été qu'une répétition générale, un terrain d'exercice du grand conflit qui allait entraîner l'Europe dans la deuxième guerre mondiale.

Malgré l'aide déterminante qu'il avait reçue de lui, Franco sut résister à Hitler, et garda l'Espagne hors du conflit mondial. Hitler ne reçut aucune aide concrète de Franco, qui se limita à lui témoigner beaucoup de marques de sympathie.

Anticommuniste farouche, il sut se maintenir en Europe et dans le monde grâce à la guerre froide, où, pour les occidentaux, il faisait figure de soutien nécessaire et bienvenu en Europe méridionale.

En Espagne même, il a toujours eu l'appui de l'Église, de l'armée, des propriétaires et des nantis, qui lui étaient reconnaissants de leur avoir rendu leurs privilèges et de les protéger contre la subversion, mais ces appuis eurent tendance à diminuer avec le temps. Les revendications sociales et politiques furent sévèrement réprimées, et l'autonomisme basque et catalan fut impitoyablement poursuivi et condamné.

Mais les jeunes générations, qui n'avaient pas fait la guerre civile, aspiraient à plus de liberté et de justice sociale. Il fallait penser à la succession, car l'Espagne était encore toujours officiellement une monarchie sans roi.

Le candidat le plus "normal" aurait été don Juan, comte de Barcelone, le fils d'Alphonse XIII (1913-1993). Mais il s'était montré trop hostile à Franco. Le choix du Caudillo tomba en 1969 sur le fils du comte de Barcelone, Juan Carlos, qui avait suivi des cours dans les académies militaires et à l'université, selon un programme défini par Franco. Juan Carlos accepta de devenir le futur roi d'Espagne, dans le cadre des institutions du régime franquiste.

L'opposition au franquisme frappa encore un grand coup en 1973, en assassinant l'amiral Carrero Blanco, le numéro deux du régime, mais rien ne changea plus : Franco mourut le 20 novembre 1975, ayant assuré sa succession.



1993, n° 2852

Don Juan, comte de Barcelone, fils d'Alphonse XIII et père de Juan Carlos

L'Espagne démocratique

Dès le lendemain de la mort de Franco, Juan Carlos fut proclamé roi d'Espagne. C'était une succession extrêmement difficile : le problème était de s'émanciper du régime franquiste et de s'imposer comme le roi de tous les Espagnols, sans mécontenter les nostalgiques du passé. Il devait effectuer une révolution, mais sans rupture, dans le cadre légal hérité de Franco.



1978, n° 2147
Juan Carlos I^{er}



1988, n° 2546A
Le couple royal

Juan Carlos réussit d'abord à se débarrasser en 1976 de Carlos Arias Navarro (1908-1989), qui était devenu le numéro deux du régime franquiste après l'assassinat de Carrero Blanco, et qui voulait perpétuer la dictature fasciste. Il fut remplacé par Adolfo Suárez, un centriste qui resta président du gouvernement de 1976 à 1981. Il fit approuver la nouvelle constitution de 1978, et sut mener à bien, avec l'aide royale, la transition démocratique.



2013, n° 4541
Adolfo Suárez



1978, n° 2153
La nouvelle constitution de 1978



2003, bloc 122
25^e anniversaire de la constitution de 1978

A partir de 1975, les timbres d'usage courant d'Espagne sont à l'effigie du roi Juan Carlos I^{er}



Timbres d'usage courant à partir de 1975, à l'effigie de Juan Carlos I^{er}

La constitution de 1978 prévoyait aussi de remplacer l'état unitaire par un état composé de 17 communautés autonomes, disposant toutes d'un régime plus ou moins large d'autonomie par rapport à l'État espagnol.

Ces régions autonomes furent toutes créées entre 1979 et 1981. Les deux premières furent les plus urgentes, en 1979: la Catalogne et le pays basque, suivies en 1981 par la Galice.



1979, n° 2192
Statut d'autonomie pour la Catalogne

Cette transformation de l'état unitaire en "Estado Autonómico", commencée en 1979, se termina en 1984. Les 17 régions autonomes sont: l'Andalousie, Aragón, Asturies, Baléares, Canaries, Cantabrie, Castille - La Mancha, Castille - León, Catalogne, Pays basque, Estrémadure, Galice, région de Madrid, Murcie, communauté de Navarre, La Rioja et la communauté de Valence.



1996, bloc 73
Les 17 régions autonomes de l'Espagne

En 1986, l'Espagne adhéra à l'Union Européenne, mettant ainsi un point final à la démocratisation.



1986, n°s 2444/2447

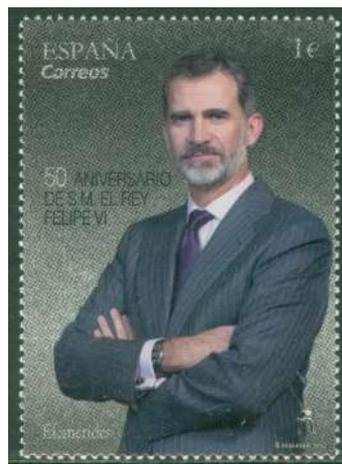
Entrée de l'Espagne dans la Communauté Européenne



1983, n° 2307

Nouvelles armoiries de l'Espagne

En 2014, Juan Carlos I fut contraint d'abdiquer, après une série de scandales privés, et son fils Felipe VI lui succéda sur le trône d'Espagne.



2018, n° 4933

Le roi Felipe VI

Bibliographie

- *Histoire de l'Espagne*, Joseph Pérez, Éd. Fayard, 1996.
- *Histoire de l'Espagne*, Maurice Chavardès, Éd. Hermès-Pierre Waleffe, Paris, 1967.
- *Histoire de l'Espagne*, Pierre Vilar, série "Que sais-je?", Presses Universitaires de France, Paris, 1963.
- *Andalousie, art et architecture*, Brigitte Hintzen-Bohlen. Éd. Könemann, Cologne, 1999.
- *Histoire des Croisades*, René Grousset, Éd. Jules Tallandier, Paris, 1981.
- *Charlemagne*, Arthur Kleinclausz. Éd. Jules Tallandier, Paris, 1977.
- *François I^{er}*, Jean Jacquart, Éd. Fayard, 1981.
- *Guillaume le Taciturne*, Cicely Veronica Wedgwood, Éd. Jules Tallandier, Paris, 1978.
- *Henri VIII*, Georges Minois, Éd. Fayard, 1989.
- *Philippe II d'Espagne*, Ludwig Pfandl, Éd. Jules Tallandier, Paris, 1981.
- *Elisabeth I^{ère} d'Angleterre*, Michel Duchein, Éd. Fayard, 1992.
- *Forjadores de América*, Guy Coutant.
- De très nombreux articles de la revue mensuelle *Historia*.
- Et bien sûr, les inépuisables ressources d'internet, en premier lieu *Wikipedia*.